

ALMANACH
DES
GENS D'ESPRIT,
PAR UN
HOMME QUI N'EST PAS SOT.
CALENDRIER

Pour l'année 1762 &
le reste de la vie :

PUBLIÉ PAR L'AUTEUR
DU COLPORTEUR.

*Et je n'ai jamais lu que dans des Almanachs.
Regn. Com. du Joueur.*



TOUJOURS A LONDRES,
Chez l'Eternel M. JEAN NOURSE.

1762.



A U N A M I.

Si je voulois , mon cher , que cette Dédicace me valût de l'argent , je l'adresserois à quelque faquin illustre dont je louerois effrontément les aïeux chimériques & le courage suspect ; mais trop fier & trop vrai pour aller encenser de fades idoles , mon cœur trouve son héros dans son ami. C'est à ce titre que je vous dédie cette frivolité,



P R É F A C E

ASSEZ COURTE POUR ÊTRE BONNE.

 *Out est aujourd'hui réduit en Dictionnaires, en Journaux & en Almanachs (a). Le désir de passer pour savant m'avoit d'abord déterminé à composer un Dictionnaire : je l'aurois fait fort court, parce que je n'aurois parlé que des Danses qui sont sages & des Auteurs qui sont modestes ; mais la crainte de me brouiller avec les demoiselles de la rue S. Nicaise (b), & le désagrément de ne pas voir mon nom dans le Dictionnaire, m'ont fait changer de résolution ; & rival imposant du fastidieux Accarias de Sé-*

(a) Le seul Libraire Duchesne, rue S. Jacques, à Paris, distribue 72 sortes d'Almanachs qui renferment tout, excepté les jours & les mois.

(b) C'est dans cette rue où les filles d'opéra ont leur école de danse.

(4)

rionne, j'ai essayé un Journal que
j'aurois pu faire aussi mauvais que
celui du Commerce : mais ne voulant
point multiplier les productions ari-
des, je publie un Almanach : un ou-
vrage aussi frivole ne tire point à con-
séquence, & je permets à tous les sots
de le condamner malgré le titre fas-
tueux qu'il porte.





A V I S

DE M.

JEAN NOURSE.

 OMME je ne veux point me faire d'affaire avec les héritiers de feu Michel *Nostradamus*, ni avec les Editeurs des sublimes Almanachs de *Liege* & de *Milan*, productions immortelles qui font la fortune de ceux qui les impriment & l'ennui de ceux qui les lisent, je crois devoir prévenir le public que l'Auteur de ce Calendrier, qui ne se pique pas d'être un *grand sorcier*, veut suivre une carrière différente de tous les Astrologues, Prophetes, Astronomes qui l'ont précédé; & c'est moins pour se distinguer que pour ne pas dire des sottises, que cet Almanach, laissant les secrets de l'avenir à ceux

qui sont en possession de s'y perdre ;
ne prédira que ce qui est arrivé ,
maniere sûre de prédire toujours vrai.

On a beau se flatter du don de
la divination & de la sagesse , il
n'est pas prudent de se risquer à an-
noncer l'avenir ; & depuis que S.
Bernard prédit une victoire com-
plette que l'événement changea en
une déroute totale, on ne croit plus
aux faiseurs d'Almanachs.





ECLIPSES

*QUI ont échappé pendant l'année 1761
à la sagacité de Mathieu Lansberg.*



L y a eu pendant le courant de l'année dernière six éclipses, quatre de soleil & deux de lune: toutes ont été visibles sur notre horison.

La premiere de soleil arriva en janvier: une Fille de spectacle abandonnée par ses amants, c'est-à-dire par tout le monde, & poursuivie par ses créanciers, a quitté une ville de province; & craignant d'occasionner de vifs regrets à tous les honnêtes Marchands avec qui elle a commercé, elle leur a épargné les désagréments d'un adieu, & après s'être fait précéder par ses gros bagages, elle est sortie à pied, sous le prétexte d'aller prendre l'air; un carrosse qui l'attendoit dans une rue détournée, l'a menée à la promenade, & cette promenade a été une *éclipse*.

Un jeune Seigneur a occasionné la seconde au mois de mars; ruiné par une fille d'opéra, & ne sachant quel parti prendre, parce que lorsqu'on a brillé on se résout

rarement à paroître dans un état misérable, il est parti de Paris sous le prétexte d'aller passer la revue de l'Inspecteur, mais dans le seul dessein de prévenir le 20 du mois, jour funeste par l'échéance des lettres de change. La Vestale lyrique a gémi, comme on pleure à l'opéra ; & tandis qu'elle savouroit à l'amphithéâtre quelque étranger dont l'odeur de *duppe* frappoit agréablement ses sens, les créanciers faisoient du bruit, les huissiers cherchoient de tous côtés, & le jeune Seigneur, poussant l'éclipse jusqu'à son dernier période, couroit la poste. Il passa en Suisse, où l'envie de se faire *un peu* Calviniste le prit ; mais comme les Ministres & les Magistrats ne croient plus à ces conversions subites, que l'intérêt opere souvent dans toutes les Religions, ils lui ont fait entendre que si des vues humaines l'amenoient à la réforme, il feroit tout aussi bien de demeurer comme il étoit. Catholique malgré lui, il a pris la route de Genes, & pour y recupérer le temps perdu, il s'y est sérieusement occupé du soin important de ruiner une riche veuve, qui, furieuse de n'avoir plus de bien ni d'amant, a pris le voile pour pouvoir être galante jusqu'à la débauche : c'est l'étriquette des Religieuses de toute l'Italie, qui doit cependant le céder au fanatique Portugal & même à la superstitieuse Espagne ; car, si j'en crois le Maréchal de Bassompierre, l'esprit de coquetterie & le ton de la galanterie se sont nichés à Madrid,



jusques chez les *Carmelites déchauffées* ; je ne sais trop si Venus plairoit sous cet accoutrement, mais je n'ignore pas que son fils ne plaît jamais mieux que quand il est métamorphosé en *Carme*.

Dans le même mois un homme singulier, qui avoit à 38 ans changé quatre fois de religion, a fait un trou à la lune, & s'est éclipsé à la faveur de cet astre que les fîlous & les amants ont pris pour leur dieu tutélaire. Toute une ville a été alarmée de son départ, moins par amour pour le fugitif que par considération pour l'argent qu'il leur a emporté ; mais la protection a fait taire les loix, & tandis qu'on permet d'arrêter un malheureux Officier pour des dettes que le service du Prince a rendu indispensables, on facilite l'évasion d'un homme qui a fait servir la fortune de vingt honnêtes citoyens à l'entretien de trois ou quatre malheureuses destinées à être sages, s'il est vrai que la vertu soit, ainsi qu'il le prétend lui-même, l'apanage de la laideur & de la bêtise.

La quatrieme éclipse a pris son cours dans le Nord ; les influences en auroient été plus dangereuses si le soleil n'avoit repris le dessus : un homme qui aimoit mieux l'argent que l'honneur, alloit forcer le sort à se déclarer contre lui-même ; mais ses mauvaises intentions ont été découvertes par un *Liégeois*, & le traître éclipsé à propos, à la faveur d'un beau clair de lune & d'une bonne escorte, a remis par son départ

les affaires au fort des armes.

Les deux autres éclipses sont de soleil ; elles sont peu intéressantes, puisqu'elles ne regardent que des gens de lettres.

L'une est arrivée le huit juillet, dans une contrée du Nord gouvernée par un Prince respectable qui rendroit heureux tous les gens de lettres & tous les Artistes qui l'adorent, si plusieurs de ceux qui l'environnent ne pensoient que les bienfaits que leur maître accorde aux talents sont des larcins qu'on leur fait.

Un homme de lettres sacrifié à des sots qui avoient le petit talent de faire rire de grosses femmes, s'est éclipsé pour avoir eu l'audace criminelle de dire que de mauvaises pieces ne valaient rien & que de pitoyables acteurs étoient sifflables ; mais comme la persécution n'est jamais plus dangereuse que quand elle est formaliste, les ennemis de l'homme de lettres ont persuadé au Prince que garder des Auteurs dans ses états, c'étoit exposer la vie scandaleuse des Actrices & les ridicules des petits *Merveilleux* à des épigrammes ; & pour prouver une vérité qui ne pouvoit être qu'utile, le Ministre, affublé de sa grosse perruque, muni de son scapulaire, & porteur de ses vastes lunettes, a cité tous les publicistes & les politiques Hollandais & Allemands, dont il alloit impitoyablement lire les ouvrages à son maître, lorsque le Prince impatienté s'écria, je ne fais où peut aboutir tout ce verbiage *hérissé d'orgueil*

& de citations : mais je souscris à votre demande, parce qu'en éloignant cet Auteur, je le soustrais à votre haine.

L'autre *éclipse* à laquelle *Phæbus* avoit présidé aussi, & qu'à cause de cela nous nommerons de soleil, arriva, à la chute des feuilles, à un honnête Bonze qui décrivant pour six *mirams* (a) un festin qu'un Visir donnoit à l'occasion d'un grand événement, n'avoit inséré dans son détail que 218 assietes de dessert, tandis qu'on en avoit réellement servi 224. Cette omission nuisible, comme on peut en juger, aux grands intérêts de l'état, indisposa le Majordome du Visir ; mais cet esclave n'osant regarder son maître en face, employa la voix d'une Sultane à qui l'âge & les appas décrépits faisoient porter le nom triste & oisif de *Validé* ; qualification qu'on donne en Asie aux femmes qui ne pouvant plus servir aux plaisirs de leur maître, sont reléguées dans le vieux ferrail, où elles sont d'autant plus à plaindre qu'elles sont obligées d'être sages : contrainte pénible dans un pays où la vertu est subordonnée aux effets du climat, & où les femmes ne pouvant suivre l'amour de la continence, qui peut naître avec elles, sont libertines malgré elles, & ne doivent leurs vices qu'aux influences de l'air. Je renverrois les Lecteurs qui doutent de ce que j'avance, au Président de *Montesquieu*, s'il m'étoit permis de

(a) Monnoie orientale, qui vaut environ un florin d'Hollande.

citer dans une bagatelle de l'instant, l'ouvrage de tous les peuples & de tous les siècles, on devine bien que je parle du livre de *l'Esprit des Loix*; production immortelle qui doit être le *breviaire* des Législateurs & des Philosophes; mais écartons ici une érudition déplacée, & revenons à notre éclipse. Le Visir instruit par la Sultane Validé, la même que le Chevalier de Mouby dans son dernier roman nomme la fée *Rouffine*, par allusion à la couleur de ses cheveux qui sont d'un blond hazardé; le Visir informé que deux assiettes de noix confites, & quatre soucoupes de prunes de *Brignoles* & de dragées de *Verdun*, oubliées dans un repas dont la *carte* (a) avoit été remise à la cour, pouvoient nuire aux intérêts de l'état, & empêcher que le Roi des Vandales ne fût vaincu par les armes de *Sufabi*, à qui la lenteur profonde de ses desseins avoit mérité le nom de *Temporisateur*, crut qu'il étoit de sa dignité de renvoyer le Bonze; & cette éclipse qui attira la curiosité de toute l'Asie, eut pour principe six assiettes de dessert sur lesquelles les Astrologues & les Poètes ont déjà fait deux gros volumes, que le Visir a fait dé-

(a) Mot qui signifie la liste de la dépense. Un Ambassadeur qui avoit été accablé par des passages dispendieux, en envoya le détail à la cour; rappelé deux mois après, il en demanda la raison: on lui répondit que c'étoit pour avoir envoyé la *carte*.

roser dans la Bibliothèque publique de l'empire.

Tandis qu'armé de l'astrolabe d'Uranie, j'étudiois les astres pour voir s'il n'y auroit pas quelque autre éclipse qui pût intéresser la curiosité d'un Astronome, qui le croiroit ? lorsque le 25 novembre le public s'attendrissoit sur le destin de *l'Andrienne*, on découvrit dans le sein même du spectacle une comete à longue queue, qui ayant d'abord paru à Bruxelles, s'étendit jusqu'à la Haye, où elle cessa d'être vue pour aller briller sur l'horison d'Amsterdam.

Un Astrologue Brabançon étant venu à tire d'aile en Hollande, pour fixer cette comete, manqua son opération, moins parce que les temps lui furent contraires, que parce que l'examen de ce phénomène devant être fait dans l'ombre du mystère, l'indiscrétion de l'Astrologue en fit exactement *le secret de la Comédie* ; d'ailleurs soit que les organes de cet homme fussent mal conformés, soit que sa lunette ne valût rien, il s'égara dans le firmament, au point de s'imaginer que tout ce qu'il appercevoit étoit la comete qu'il cherchoit ; tous les spectateurs riant de l'imbécillité de l'Astrologue, qui se dégradoit lui-même, il demanda si on le prenoit pour un sot : on lui répondit poliment que oui ; plus poliment encore il répliqua qu'il s'en doutoit, & de politesse en politesse, il voulut sortir, mais un grand homme qui étoit à côté de

lui , lui dit qu'on payoit en sortant du spectacle comme en y entrant. L'Astrologue surpris de ce propos , en demanda l'explication , & sa curiosité fut satisfaite aux dépens de sa bourse.

Ce que je viens de dire n'est pas une énigme pour la Haye ; mais cette anecdote demande une explication : la voici.

Un Bruxellois employé dans le *Génie* & probablement meilleur Ingénieur qu'Astrologue , s'étant apperçu qu'il avoit perdu sa femme , (avantage que beaucoup de maris de ma connoissance ambitionnent ;) & trouvant dans une armoire une lettre que sa chaste moitié avoit oubliée , il la lut avec émotion , & il y vit que la Haye étoit le théâtre de son deshonneur (a). N'écoutant que le désir de se faire déclarer *cocu* publiquement , il arrive en Hollande , avec des recommandations qui

(a) Si les hommes ont été injustes en prétendant que, libres de manquer à leurs serments & à leur devoir , ils pourroient violer les loix sacrées du mariage , sans qu'il en résultât contr'eux le moindre inconvénient , il faut convenir que le préjugé qui deshonne le mari d'une femme adultere , est bien plus injuste encore. Cette maxime , sans doute trop sévère , n'a été établie que pour exciter le mari à veiller sur la conduite de sa femme , & empêcher aussi qu'il n'ait la bassesse d'en partager l'infamie ; car si j'en excepte l'Asie , il n'est aucun pays où un homme , complice de sa femme , ne soit puni. Il y a des loix qui prononcent même la peine de mort ; mais en sévissant contre de pareils époux , épargnons ceux que les désordres de leurs femmes affligent assez ;

lui firent obtenir la permission d'arrêter son infidelle. Que fait mon imbécille? ne croyez point que faisant des perquisitions secretes, il cherche à s'assurer du lieu où sa femme peut être; non, elle aime le spectacle, dit-il; donc elle y sera. Tout plein de cette judicieuse conséquence, il vole à la Comédie, avec un Officier de Justice. Toutes les femmes qu'il voit en mantelet doivent être la sienne, puisqu'elle en a un. Enchanté de son heureuse découverte, il met tout le spectacle dans sa confiance; & quelqu'un de ma connoissance ayant demandé quel est ce pauvre cocu, il répondit bonnement, *c'est moi, monsieur*. L'indiscrétion de cet homme, ayant fait assez grande fermentation au spectacle, courut bientôt par la ville; la femme, bien loin d'être à la Comédie, soupoit tranquillement avec son amant, lorsqu'elle apprit ce qui se passoit, & ne voulant point risquer sa liberté & ses plaisirs, elle fit venir un carrosse & partit le même soir pour Leyde; d'où elle s'est rendue le lendemain à Amsterdam. Le mari, impatient de rentrer en possession d'un bien que depuis long-temps on partageoit, lut l'affiche de la Comédie; & le désir de voir *Spartacus* ne lui ayant pas permis de suivre son premier

sans qu'on leur imprime la tache du déshonneur. Le bon & naïf *la Fontaine* dont j'aime assez la morale indulgente, dans de pareils cas, a bien raison de dire: *qu'être cocu & l'ignorer, ce n'est rien, & que l'être & le savoir, c'est peu de chose.*

projet , il vint au spectacle , qu'il trouva froid par la raison , dit-il , que les Acteurs n'avoient pas les poumons assez forts pour mugir comme *Dubois* (a) ou pour beugler comme le petit *Neuville* , Acteurs détestables , qui n'ayant pour tout mérite qu'un gonflement de boyaux , au moyen duquel ils vomissent les vers si énergiquement , que la nausée devenant générale , se communique à tous les spectateurs.

Notre Ingénieur dégoûté du spectacle , où il a cependant joui de l'avantage d'être lorgné par les femmes les plus aimables , reprit enfin la route de Bruxelles , en disant d'un ton de bon homme , qu'il n'auroit jamais cru qu'une femme pût manquer à son mari. On juge par ce mot que *Colin* n'a pas voyagé.

NAISSANCES DES SOUVERAINS & Princesses de l'Europe.

Donner l'âge des Princes qui gouvernent , c'est causer de l'inquiétude aux peuples ; en effet , si leur regne est doux , on
alarme

(a) Ce *Dubois* , qu'on dit presque honnête homme , parce qu'il ne joue les rôles , passé pour avoir des mœurs ; & je lui en croirai , quand il me prouvera qu'il est marié à la *gourgandine* avec laquelle il vit , & que chacun croit sa femme avec d'autant plus de raison qu'elle est laide.

alarme leurs sujets en faisant voir que les beaux jours dont ils jouissent touchent insensiblement à leur terme : si au contraire les peuples sont gouvernés par un sceptre de fer , leurs crises redoublent quand ils s'apperçoivent que suivant le cours de la nature , leurs malheurs ne sont pas prêts de finir. Ainsi je crois qu'il vaudroit mieux détailler les belles actions des Princes que de dire quel jour & quelle année ils sont nés. J'avoue que les tailleurs perdroient à la suppression de ces époques, qui deviennent en Allemagne un objet de cérémonial, c'est-à-dire une affaire importante ; car la grave étiquette forme l'occupation la plus essentielle des soixante *quartiers*. Si l'anniversaire de la naissance n'étoit plus une affaire d'état, les *gala* diminueroient, & le plaisir de la représentation s'éclipseroit avec eux. La manie de célébrer l'anniversaire de la naissance est si considérable en Allemagne, qu'elle passe de la cour à la noblesse, & de la noblesse chez le simple bourgeois. J'ai vu dans le Comté de Hannau toute une ville en gala ; frappé de la gaieté qui étoit répandue sur les visages de tout un peuple *endimanché*, je demandai s'il étoit arrivé quelque événement heureux au Landgrave de Hesse-Cassel, Souverain de ce charmant pays : on me répondit que non, mais que la femme du *chapelier* du coin entrant ce jour-là dans sa vingt-septième année, on étoit en gala pour la féliciter. Je haussai les épaules & je partis

pour l'Italie, où les anniversaires des naissances ne sont point célébrés ; mais ce ridicule s'y cache sous une autre forme, & les noms de saints qu'on porte amènent une fête. Or il est à remarquer que l'usage de faire des présents aux femmes le jour de leur fête les a engagées à dépouiller inhumainement la légende pour prendre les noms de toutes les vierges & martyres dont le Cardinal *Baronio* a enflé sa chronique sacrée, que le fameux *Adrien Baillet* a élaguée avec raison. (a)

J'ai vu à Milan une Cantatrice qui étoit en courroux toutes les fois qu'elle réfléchissoit qu'elle n'avoit que vingt-deux noms de baptême; ses amants bien plus courroucés qu'elle, auroient bien voulu qu'elle n'en eût eu qu'un.

La naissance des Princesses devient un objet épineux, & je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de toucher cette corde délicate : une scène dont j'ai été témoin est une leçon expressive que je ne puis oublier. Une Princesse à laquelle j'avois l'honneur de faire ma cœur, reçut l'*Almanach royal* de Paris, passa vite à l'article des naissances & mit le calendrier en pièces : *la bête*, s'écria-t-elle ! 42 ans ! il faut avouer que vos Français sont bien fots. L'exclamation de la Princesse me surprit d'autant plus, que je lui comptois au moins

(a) L'Abbé Baillet eut le surnom de *dénicheur de saints*, parce que l'erreur & l'aveugle crédulité ne le guiderent point dans la légende qu'il publia.

cinquante ans; mais le respect m'engagea à me mettre de son parti, & je la servis en clabaudant contre le pauvre faiseur d'Almanachs. Comme je ne veux pas que le mien ait le même sort, je tairai l'âge des Princesses, & par-là je ne manquerai ni à la vérité ni aux *Alteſſes*.

HEROS DU SIECLE.

I L y en a sept; qui font-ils?
c'est lettres closes,
 Devine, si tu peux, & choisis si tu l'oses.

FINANCIERS HEUREUX.

Aucun d'eux n'est heureux, & pas même
Alcidor.

Il cherche le plaisir, & le plaisir l'évite;
 En vain mille flatteurs subjugués par son or,
 Encensent à l'envi son prétendu mérite.

Ces bals & ces festins, ces jeux & ces
 concerts,

Qui du sein de Paris attachent l'Univers,
 Sont pour ce financier une source de peine;
 Un forçat qui gémit sous le poids de sa
 chaîne,

Est cent fois plus heureux que lui.
 Jouet des grands, trompé par sa maîtresse,
 Désiant, soupçonneux, il n'a pas un ami:

A l'amuser en vain chacun s'empresse,
 Dans le sein des plaisirs il respire l'ennui.

ETAT des Filles de Spectacle riches & sages.

Qu'on m'en nomme une ? je la connoîtrai.
 Non l'austere sagesse
 N'habite point à l'Opéra,
 Depuis que la *Sallé* Danseuse enchanteresse
 Ne vit plus dans ce pais-là.
 N'allez pas la chercher non plus
 Au théâtre français; ses aimables Actrices
 Diroient que vos pas sont perdus.
 En effet les coulisses
 Ne sont en aucun temps l'asyle des vertus.
Silvia, *Catin* on gissent dans l'autre monde,
 Ainsi gardez-vous bien
 D'aller faire la ronde
 Sur le théâtre italien.
 Je ne vous parle point de la scene lubrique
 Où l'amour libertin
 Regne sous le beau nom de l'opéra com-
 mique ;
 Des nymphes de ce lieu le crapuleux essaim
 N'a jamais connu la sagesse ;
 Et les filles de cette espece
 N'ayant pour *Sigisbés*
 Que des *Robins* & des *Abbés*,
 Doivent se faire honneur d'être un peu li-
 bertines,
 Ou de courir à leurs ruines.

*NOMBRE DES JOURNAUX
 imprimés en Europe.*

172. Combien de bons ? Celui des *savants*

& cinq autres. Combien de *médiocres*? Celui de *Trévoux* & huit autres. Combien de *détestables*? Celui de *Fréron* & cent cinquante-fix autres, dans lesquels vous aurez l'attention de comprendre le *Journal du Commerce*, la *Feuille nécessaire*, l'*Avant-coureur*, le *Monde*, la *Spéctatrice*, ouvrages mauvais par excellence.

THEATRE FRANÇAIS DE PARIS,

Avec une note sur chacun des Acteurs.

A*Rmant* joue depuis 38 ans les valets avec une vérité que *feu Deschamps*, tant applaudi, n'a jamais pu saisir; il est gouteux, & il l'a mérité *in utroque*.

Granval représente depuis 33 ans les Petits-Maîtres plus supérieurement que *Baron* & que *Dufresne*: il a certains rôles dans la tragédie où il approche de ces deux grands Acteurs. *Granval* joint au talent de la comédie celui de la poésie, dans lequel il a eu quelques succès qui font un peu rougir la pudeur; mais le théâtre sur lequel on joue ses pièces, est hors de la ville, & les fauxbourgs sont faits pour les amours libertins.

Après avoir passé en revue toutes les Actrices, il s'est attaché à mademoiselle *Dumesnil*, avec laquelle il vit maritalement, c'est-à-dire dans un appartement séparé.

Dangeville, neveu du fameux *Dangeville le Niais*, joue depuis vingt-deux ans ses rôles avec une expreffion imbécille qui marque toutes les nuances de ce caractère; c'est un honnête homme qui vit avec fa femme; exemple qu'on ne fuit guere au théâtre français.

Dubois, fils naturel, fi l'on en croit la chronique fcandaleufe, de *Sarazin* Aâteur eftimable, qui n'avoit que cette malheureufe foibleffe qui tient fi fort à l'humanité, joue depuis 26 ans au théâtre français: fes rôles ont varié, il a débuté par les amoureux dans les deux genres. Forcé d'abord dans le tragique, plus vrai dans la Comédie, il a joué pendant quelque temps en fous-ordre les Petits-Mâîtres avec fuccès. M. le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la chambre, qui aime le théâtre & par conféquent les talents, crut appercevoir dans *Dubois* les qualités néceffaires à un comique; l'Aâteur docile a pris cet emploi, & joue aujourd'hui les valets, non pas avec la fupériorité d'*Armant*, mais avec affez de vérité pour plaire. Il a remplacé *le Grand* dans les récits de la tragédie, & l'a furpaffé. Mademoifelle *Dubois* débuta en 1745 par le rôle de *Lifette* dans les Folies amoureufes; elle ne réuffit pas affez pour pouvoir demeurer à Paris, & *Turin* qui n'a pas le droit d'être aufli difficile que *Paris*, en fait de comédie feulemeut, la reçut avec transport. La Noblefle piémontoife la trouva de fon goût, le lui dit;

elle fit l'incrédule, mais les bourses de sequins commencerent à l'émouvoir, & elle finit par se rendre à tous ceux qui vinrent essayer de la persuader avec des arguments aussi convainquants.

Les Français qui étoient alors en Italie, attirerent mademoiselle Dubois à Genes ; les Autrichiens devenus maîtres de cette ville, voulurent l'être de notre Actrice : mais son cœur n'étoit plus à elle, un Officier d'un Prince allié de la France, prisonnier des vainqueurs, se vengea sur mademoiselle Dubois, qui l'aimoit de bonne foi, puisqu'elle prenoit des précautions pour le tromper. Depuis ce temps cette Actrice, à l'exemple de toutes celles qui ne sont point sédentaires, a battu la campagne, & fatiguée des plaisirs provinciaux, elle s'est retirée depuis quelque temps à Paris, d'où le premier caprice la fera partir pour aller reprendre ailleurs le theatre, qu'on ne quitte jamais qu'à regret, quand on a de l'amour-propre. Eh ! quelle est la femme qui n'en a pas ?

Rara avis in terris.

Bonneval fait depuis 20 ans les rôles à manteau & de petites brochures qui ne valent pas grand'chose : il est grimacier au théâtre & mielleux dans la société ; peu difficile sur le choix des femmes, il vit avec une vieille fille qui est laide, tandis que mademoiselle *Bonneval*, qui est fort jolie,

prend ses ébats avec *Paulin* dont nous allons parler.

Paulin débuta en 1742 par les premiers rôles dans la tragédie ; quoiqu'il eût rendu médiocrement le rôle de *Rhadamiste* dans la pièce de ce nom, on crut lui découvrir le germe du talent, & M. de Voltaire, qui le protégeoit, lui donna peu de temps après le rôle de *Polifonte* dans *Méropé*. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il donnoit le rôle de cet usurpateur à ce jeune homme, il répondit, *c'est un tyran que j'éleve à la brochette*. Croiroit-on que ce fameux Poëte, le pere nourricier du théâtre français, ait dit de *Paulin* que c'étoit un des Acteurs qui rendoit mieux un vers ? Un pareil jugement fait plus d'honneur à la complaisance qu'au goût de M. de Voltaire. *Paulin*, depuis la mort de l'estimable *Monmeny*, joue les paysans, & les connoisseurs aiment mieux voir en lui le *Jardinier* que le *Tyran*.

Le Kain faussement appelé le *Serrurier*, car il ne l'a jamais été, son métier étoit de travailler en acier les instruments propres aux opérations de la chirurgie ; un de ses parents plein des préjugés injustes du petit peuple, qui déshonore les Comédiens, venant un jour me parler de l'opprobre prétendu que le *Kain* alloit répandre sur toute sa famille, m'ajouta qu'il gagnoit dans sa profession jusqu'à 18 liv. par jour ; cette réflexion m'entraîna, & je le blâmai, non-seulement de s'être fait mauvais Comédien, mais

mais d'avoir sacrifié une fortune assurée à des désagréments que la cabale, le nom de M. de Voltaire & des circonstances imprévues lui ont évité. Cet Acteur n'est pas sans quelques talents, il a celui de la représentation, des gestes & des attitudes dont il fait une étude mécanique chez lui; mais toujours au-delà de la nature, il n'est jamais dans une assiette tranquille, & ce qu'il joue avec moins de mal-adresse, ce sont ces rôles de force qui vont à tous ceux qui ont du poumon.

La réputation de le Kain s'est soutenue beaucoup plus long-temps que les vrais connoisseurs ne l'estimoient, & le tiers de Paris est encore pour lui; il y a même plus d'une province en France où le Kain est adoré, & on y désire son retour comme celui d'une comète dont l'apparition a procuré une année abondante: système populaire, bien digne de celui qui en est l'objet & de ceux qui l'adoptent.

Il eut en 1751 une dispute fort vive avec mademoiselle Cléron, & il eut même l'insolence de lui adresser une lettre que le verbeux Chevalier de la Morliere lui composa; elle finissoit par ces mots: *le meilleur moyen de vous venger de moi, c'est de me donner une de vos nuits.* L'Actrice s'emporta, comme on peut se l'imaginer, mais le temps & l'habitude où ses rôles la réduisent de dire au difforme le Kain, *cher Prince, je vous aime*, & mille autres petites cir-

constances ont rétabli la paix dans le ménage.

Bellecour joue depuis dix ans les seconds rôles dans les deux genres, & double souvent *Granval* dans les premiers; son début fut malheureux dans le tragique: le *Glorieux* dans lequel il échoua ensuite, alloit le faire renvoyer, lorsque la petite comédie du *Babillard* le releva: le temps, sa figure fort jolie au théâtre, sa constance & une extrême envie d'être utile, ont levé les obstacles & l'ont fait recevoir.

Comme il connoît assez bien les balers & l'architecture théâtrale, il préside, de la part de sa compagnie, à la danse & aux décorations.

Une garde-robe brillante & des dépenses qu'un Acteur modeste ne fera jamais, ayant dérangé considérablement *Bellecour*, il a cru que mademoiselle *Beaumenard* pouvoit rétablir ses affaires, & le mariage, ce sacrement si redoutable pour la comédie, les a unis: il me reste à leur dire avec plus d'aménité que *Cléopâtre* n'en mit en faisant ces affreux adieux à *Antiochus* & à *Rodogune*;

Et pour vous souhaiter tous les bon-
heurs ensemble,

Puisse naître de vous un fils qui vous
ressemble.

Préville étoit à Lyon, lorsqu'il apprit la

mort du naturel & inimitable *Poisson*; il partit, arriva à Paris, débuta & fut reçu sur le champ; c'est le César des Comédiens par la célérité de son succès, & il peut dire:

Veni, vidi, vici.

Cet Acteur a de la vérité & de la gaieté dans son jeu; on a remis pour lui la mauvaise comédie du *Mercure galant* , qui tomba tout à plat lorsque l'estimable *Lanouel* la fit remettre en 1745. *Préville*, qui y fit en 1752 sept rôles avec une variété pleine d'intelligence, la porta aux nues, & elle valut prodigieusement de l'argent à la Comédie pendant tout l'hiver de 1753.

Brisard a remplacé *Sarazin* depuis quatre ans, & on ne peut bien le louer qu'en disant qu'il est presque égal à son prédécesseur dans la comédie, & qu'il le surpasse dans le tragique; cet Acteur qui est aujourd'hui un des principaux ornements de la scène française a joué long-temps les premiers amoureux à Lyon, sans qu'on lui entrevît même des dispositions heureuses. Il est des hommes chez qui le germe du talent se développe tard, & *Brisard* en est un.

Blainville a débuté en 1757 par le Grand Prêtre dans *Athalie*; il a quelques talents & devient nécessaire dans une troupe nombreuse, où tous les Acteurs ne peuvent pas être de la même force.

Mollé reçu depuis un an, joli Comé-

dien, mais inférieur à *Dalainville* son frere dans la tragédie.

ACTRICES DU MÊME THÉÂTRE.

Mademoiselle *Dangeville* joue depuis 32 ans les rôles de soubrette avec une vérité & une finesse qui ont réuni tous les suffrages en sa faveur: elle a deux époques singulieres dans sa vie; un Américain amoureux d'elle, voyant que ses instances & son or ne pouvoient émouvoir l'Actrice, devint fou; un Français qui avoit éprouvé d'elle les mêmes rigueurs, ne fut pas plus sage & se jetta dans un puits. Mademoiselle *Dangeville*, qui jouit d'une fortune aisée qui peut être le fruit de son économie, a toujours mené une vie très-réguliere: on lui a soupçonné quelques amants; mais on n'auroit pu affirmer qu'elle en avoit.

Mademoiselle *Gauffin*, fille d'une ouvreuse de loges, est née en 1710. Il y a 31 ans qu'elle est au théâtre français; mais sa destinée a été bien différente de celle de mademoiselle *Dangeville*: celle-ci a toujours régné sur la scene & sur-tout depuis la retraite de Mademoiselle *Quinault*. Trente aspirantes ont cherché à se mettre sur les rangs en débutant par ses rôles, & toutes n'ont servi qu'à marquer sa supériorité & augmenter l'éclat de son triomphe; l'autre au contraire a été éclipsée par les grands succès de mademoiselle *Cléron*, qui occupe presque seule toute

la scène française, parce que tous les rôles sont pour elle. M. de Voltaire oubliant les obligations qu'il avoit tout à la fois à l'amante & à l'Actrice, a été le premier qui a fixé l'attention des Auteurs & du public sur mademoiselle Cléron. Mademoiselle Gauffin a eu 1372 amants dont on a les noms ; un des plus aimables fut le Comte de T***, Lieutenant-Général des armées du Roi & Gouverneur de B*** ; elle en a eu une fille mariée en 1755 à un Entreposeur du tabac dans une petite ville de la Champagne.

Mademoiselle Gauffin qui n'a jamais cru (ce sont ses termes) *qu'on pouvoit refuser un galant homme qui demandoit de bonne foi*, compte presque tous les Auteurs au rang de ses amants, si on peut appeller de ce nom des voyageurs qui vont se désaltérer à une fontaine qui est sur un grand chemin pour la commodité des passants.

Tavalégo Danseur médiocre du grand Opéra, a épousé la veuve d'*Hector* ; ce mariage a fait rire tout Paris ; on prétend même qu'on y travaille à la vie de cette nouvelle *Lycoris*, qui nous arrivera un de ces jours par le canal du grand Editeur M. Jean Nourse ; si l'Auteur veut être vrai, il doit être bien amusant : c'est pour ne point anticiper sur ses droits que je tais ici beaucoup d'anecdotes qui intéresseroient à coup sûr la malignité humaine.

Mademoiselle *Dumesnil* joue depuis 25 ans les rôles de reines & de meres ; elle a survécu à sa réputation, & depuis que ma-

demoiselle Cléron s'est emparée du théâtre français, il ne reste à mademoiselle Duménil que *Cléopâtre* dans *Rodogune*, *Mérope* dans la tragédie de ce nom & *Clitemnestre* dans *Iphigénie*, rôle par lequel elle débuta à Paris.

Elle a eu dans la retraite où elle a toujours vécu quelques amants & beaucoup d'enfants.

Mademoiselle *Gautier* joue depuis 20 ans tout ce qu'on veut qu'elle joue; son début fut très-brillant, mais soit inconstance de la part du public, soit rétractation d'un suffrage lâché trop inconfidérément, elle ne fait plus qu'une légère sensation; il y a près de dix ans qu'elle épousa *Drouin* homme de bonnes mœurs, qui commençoit à plaire, lorsque s'étant démis *le tendon d'achille* dans la comédie des *Hommes*, il voulut remonter trop tôt sur la scène, & se cassa, sur le théâtre de la Cour à Fontainebleau, ce tendon dans la comédie de l'Indiscret. Honoré des bienfaits de la Cour, il aquitté la scène sans espoir d'y remonter.

Mademoiselle *Cléron* occupe le théâtre français depuis 19 ans avec le plus grand éclat; cette Actrice est peut-être la seule depuis la création du théâtre qui ait donné une idée de la perfection du genre déclamatoire, ou plutôt de la manière vraie & intéressante de rendre les grands mouvements de l'amour & de la fureur; elle a débuté sur le théâtre de l'opéra comique, passé delà aux Italiens, au grand opéra, &

enfin aux Français où la gloire l'attendoit : elle a été fort connue dans sa premiere jeunesse par le fameux roman de *Preillon*, production peu vraie & indigne du Conseiller au Parlement de Normandie qui en est l'auteur : galante , voluptueuse & peu intéressée, elle a fait des passions qu'on ne lui pardonne pas , & quelques-unes qui lui font honneur.

Mademoiselle *Hus* joue depuis 9 ans quantité de petits bouts de rôles ; son nom est plus célèbre par les amours , les fureurs, les prodigalités, les abandons & les retours de M. Bertin que par ses propres talents ; madame sa mere a fait en 1756 une comédie dans laquelle elle eut la complaisance de peindre sa fille & son amant ; mademoiselle Silvia, qui jouoit dans cette comédie intitulée *Plutus rival de l'amour*, vint l'annoncer au public par ces quatre vers :

Messieurs, par un long étalage
Je ne viens point mendier un succès,
Ni vous parler en faveur de l'ouvrage :
L'Auteur est femme & vous êtes Français.

Le parterre insensible à la cajolerie qu'on lui faisoit, fut équitable, & la piece trouvée mauvaise ; il n'est pas hors de propos d'observer que M. Bertin étoit le *Plutus* de la comédie, & le Marquis de la *V*** l'amour*. Le sieur *la Chaisagne*, Auteur sifflé & aujourd'hui Secrétaire de quelqu'homme

des vivres , le même qu'on dit être fils naturel de mademoiselle Lamothe , que messieurs les premiers Gentilshommes de la Chambre , armés d'un bras d'airain , ont enfin chassée de la comédie où elle étoit depuis quarante ans , fut le premier qui rendit mademoiselle Hus infidelle à son Financier ; les lecteurs me dispenscront de donner ici la liste des heureux , le calendrier deviendrait trop considérable ; d'ailleurs cela auroit un air d'indiscrétion qu'on ne veut point afficher dans un ouvrage qui courra le monde , si le monde ne court pas après lui.

Mademoiselle *Préville* joue depuis 5 ans ; sa figure est noble au théâtre , & il y a certaines pieces dans lesquelles elle fait plaisir : elle est la femme du Comédien dont nous avons parlé plus haut.

Il y a encore mademoiselle *le Kain* , reçue à cent francs par mois , & trouvant mieux d'un autre côté ; mademoiselle du Bois qui promet beaucoup , & dont pour cette fois nous ne louerons que les talents.

Les Comédiens de Paris comptent parmi eux des invalides , c'est-à-dire de vieux combattants , qui ne pouvant plus porter le harnois , obtiennent une retraite honorable , d'autres qui combattant mal sont obligés de quitter les drapeaux , & enfin des mécontents qui se retirent , parce qu'ils prétendent qu'on leur a fait un *pas-se-droit*.

Invalides.

<i>Clavareau pere,</i>	}	<i>hommes.</i>
<i>Berci ,</i>		
<i>Dufresne (le fameux,)</i>		
<i>Drouin ,</i>		
<i>Sarazin ,</i>		

Mesdemoiselles

<i>Quinault l'ainée ,</i>	}	<i>femmes.</i>
<i>Quinault cadette ,</i>		
<i>Jovnénot ,</i>		
<i>Du Bocage ,</i>		

Retirés par force.

Fierville, grand A^cteur à manteau : il a 83 ans; une distraction qu'il eut à la toilette de mademoiselle Gauflin & qui lui fit prendre un *écrin* de diamants pour sa *lunette*, engagea les Gentilshommes de la Chambre à le renvoyer avec la moitié de la pension; c'est condamner un homme au fouet, & dire à l'exécuteur, *touchez peu.*

Le Grand.

Baron. On n'avoit reçu celui-ci qu'à cause de son nom qui étoit en vénération au spectacle.

*ACTRICES retirées par force.**Mesdemoiselles*

Dangeville,
Duchemin,
Deshayes,
La Baite,
La Traverse,
Poisson,
Lamothe,
Lavoie.

ACTEURS retirés de leur propre mouvement.

Fleuri, avec *pension*; il est actuellement à Metz, & joue encore les premiers rôles dans les deux genres.

Prin, sans *pension*; il a des talents; il joue dans les provinces méridionales de France.

Dalainville, sans *pension*, fait les premiers rôles en Hollande.

*ACTRICES dans le même cas.**Mesdemoiselles*

Gautier, non l'épouse de Drouin, mais une Actrice qui vient de mourir à Lyon, après avoir porté pendant 33 ans la robe de *Carmélite déchaussée*; comme elle s'étoit retirée avec la pension, elle l'a touchée jusqu'à

sa mort ; mais émule d'une Religieuse du même ordre , connue sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde* (la Duchesse de la Valiere), elle rendoit à la vertu les bienfaits qu'elle avoit acquis par le crime : ce sont les termes ; la sœur Gautier prenoit par année 24 liv. sur les 1000 qu'elle touchoit , & le surplus pendant 33 ans a été versé dans le sein des malheureux.

Mademoiselle *Beaumenard* retirée sans pension pour afficher la tendresse en s'attachant avec obstination à un homme de nom qu'elle n'aimoit pas ; ayant repris depuis le train de son état, mariée à Bellecour, comme nous l'avons dit, & rentrée enfin au théâtre, où elle a joué avec beaucoup de gaieté les rôles de *Zerbinette* dans les *Fourberies de Scapin* & de *Nicole* dans le *Bourgeois Gentilhomme*. Son mari a donné une comédie il y a trois mois, sous le titre des *Fausse apparence*, qui a eu quelques succès.

Mademoiselle *Brillant*, retirée sans scandale & sans pension ; elle est aujourd'hui dame de paroisse , s'attache depuis la publication du Colporteur à édifier gratis ceux qu'elle a scandalisés pour leur argent.

THÉÂTRE ITALIEN.

Mario Baletti joue depuis 46 ans sur ce théâtre , & depuis cinq années seulement il a quitté les rôles de jeunes amoureux qu'il jouoit, comme on peut le faire à soixante-dix

ans ; ce trait me rappelle une anecdote du fameux Baron , qui représentant à près de 80 ans *Rodrigue* dans le *Cid* , se jettoit aux pieds de *Chimene* encore assez lestement , mais il falloit que deux garçons de théâtre le ramassassent ; *Chimene* avoit beau lui dire de se lever , la durée de son respect étoit forcée , & il ne dépendoit pas de lui d'obéir à sa maîtresse.

Dehesse , né à la Haye d'un Prince , dit la chronique , de la maison de Hesse , représente les comiques & les payfans sur le théâtre de Paris depuis 28 ans ; il a beaucoup de talents , & avant que *Noverre* parût , il avoit la réputation du plus grand maître de ballets de l'Europe.

Ciavarelli , Sicilien , joue depuis 22 ans les rôles de *Scapin* , c'est ce qu'en Italie on nomme *Briguel* ; personne n'a une physionomie de *scélérat* aussi marquée , & personne n'est plus honnête homme ; pieux sans hypocrisie , compatissant sans ostentation , tout étonne dans ce Sicilien , & j'ose dire qu'il fait beaucoup d'honneur à son état.

Rochard est de Paris ; il quitta en 1740 le Barreau où il avoit une charge de Substitut du Procureur-Général , & la sacrifia par inconduite au théâtre ; il joue depuis ce temps tous les rôles , & sur-tout dans les parodies , où il brille par la netteté & le goût qu'il met dans son chant ; ses camarades l'accusent d'aimer leur argent , mais il faut , disent ces bonnes gens , suppor-

ter ses amis avec leurs défauts.

Carlin Bertinazzi, de Turin, joue depuis vingt ans les rôles d'arlequin avec un succès qui l'approche des *Dominique* & des *Tomassin* ; beaucoup de farceurs sont venus pour le remplacer, parce qu'il n'attend qu'un successeur pour se retirer, mais ces prétendants étoient ses *singes* & non pas ses *émules*.

Baletti, fils de *Mario*, joue depuis 18 ans les rôles de premiers amoureux dans les pieces italiennes & françaises ; il a de l'intelligence, mais les organes sont contre lui ; il a été très-bien élevé & a fait de très-bonnes études.

Veroneze fait depuis 20 ans les rôles de *Pantalon* avec une médiocrité continue ; il est Auteur très-fécond, & l'on compte que depuis qu'il est à Paris, il a mis au théâtre italien 37 pieces : on l'accuse de Mais si vous écoutez le peuple, tous les Italiens ont ce goût-là.

Champville, frere de *Préville* du théâtre français, joue les amoureux dans la Comédie, & les payfans dans les parodies ; il a été pensionnaire pendant dix ans, & il est reçu depuis 1759.

Veroneze, fils du *Pantalon*, est un *bouche-trou* très-médiocre ; le crédit de ses sœurs l'a fait recevoir il y a trois ans.

Il y a encore quelques autres Acteurs à pension dont nous ne parlerons pas.

A C T R I C E S.

Mademoiselle *Dehesse*, femme du Comédien de ce nom, est fille du fameux Tomassin ; elle a été long-temps connue sous le nom de *Catine* : elle joue depuis 35 ans tout ce qu'on veut lui faire jouer ; elle avoit pris d'abord l'emploi des soubrettes qu'elle a quitté par docilité pour le goût du parterre, qui donne en despote la loi aux Auteurs & aux Acteurs de Paris.

Mademoiselle *Riccoboni*, bel esprit, Auteur, femme galante, mais fort mauvaise Actrice, joue depuis 26 ans quelques amoureuses ; son âge & sa taille lui ont fait abandonner cet emploi pour prendre les personnages de *meres* qu'elle n'a jamais remplis dans l'état civil, quoiqu'elle y travaille infatigablement depuis 45 ans.

Un homme d'esprit, qu'elle avoit trompé, composa contr'elle cette épigramme marquée au bon coin :

*Quand je prétends me venger d'une femme,
Dont les vices honteux emplissent l'univers,
Je ne vais point chercher le seldel'épigramme,
Je la nomme & son nom la peint mieux que
mes vers.*

Mademoiselle *Biancolelli* (appelée vulgairement mademoiselle *Thérèse*), fille du dernier *Dominique*, connu par une traduction d'*Horace* & quelques bonnes pa-

rodies, joue depuis 24 ans les premières amoureuses dans le Français ; elle devoit aller plus loin , mais le public , qui a partout des idoles qu'il ne veut jamais quitter , ne l'a pas assez encouragée ; plus heureuse que l'Actrice dont nous venons de parler , mademoiselle Biancolelli a eu le bonheur d'être mere plus d'une fois.

Mademoiselle Favart joue depuis 13 ans dans les parodies, où elle fait un grand plaisir ; il y a quelque temps que la manie d'être Auteur la gagna ; elle a des *fabriquants* dont elle veut bien adopter le travail : ceux qui ignorent que mademoiselle Favart ne fait pas lire , croient qu'elle compose les pieces qu'elle met sous son nom. Le Maréchal de Saxe l'aima assez pour l'enlever à son mari ; elle étoit la Sultane favorite , lorsque ce héros mourut à Chambord : on fit à cette occasion les quatre vers suivans.

*O toi , qui d'Albion déflas le courage ,
Et qui fus des Français l'unique boulevard ,
Toi qui portas par-tout la mort & le carnage ,
Devois-tu donc mourir sur le sein de Favart ?*

Mademoiselle Camille Veroneze joue les soubrettes dans les pieces italiennes ; je n'ai jamais vu de femmes qui aient les passions aussi vives que celle-là ; elle tombe dans des convulsions léthargiques à l'aspect d'un amant qui lui aura fait une infidélité ; elle aime de bonne foi & oublie difficilement , ce qui fait qu'on ne lui compte que six

amants depuis dix ans qu'elle est dans le monde; elle est danseuse pantomime excellente.

Mademoiselle *Desglands*, qui de servante d'une abbaye de volupté, devint elle-même nonain de ce beau couvent, où elle prit le voile des mains de la révérende mere *Pâris*, & quitta cette abbessé pour venir figurer sur le théâtre italien; mais la grosseur de sa jambe ne lui ayant pas permis de suivre les éléments de *Terpsichore*, elle essaya quelques petits airs dans lesquels elle ne déplut point; les suffrages du public lui ont donné le désir de faire mieux; elle y a réussi; sa voix s'est perfectionnée: argument bien fort contre ceux qui prétendent que la volupté la gâte; si ce dernier système trouvoit encore des partisans, j'ajouterois, à l'exemple de mademoiselle *Desglands*, vingt-trois Chanteuses qui jouissent à Paris & ailleurs des plaisirs les plus emportés sans rien perdre des graces mélodieuses de leur voix.

Les Italiens, jouets éternels des caprices du public, ont actuellement un théâtre bâti sur le sable, je veux dire mobile au point que tous les expédients leur paroissent bons pour attirer le public, ou le ramener quand le caprice, le goût, ou l'inconstance le conduit ailleurs; ainsi je ne parlerai point des Acteurs à pension de ce théâtre, ni de la variété de leur spectacle; c'est un mouvement perpétuel dont il ne seroit pas aisé de développer les ressorts:
en fin

enfin ces Comédiens ardens à faisir tout ce qui peut affecter le public, tentent toutes les choses pour réussir, & je ne doute pas qu'ils ne mettent incessamment le comble aux moyens extraordinaires qu'ils emploient en offrant aux spectateurs des Actrices vertueuses : cette nouveauté leur attirera plus de curieux que le Coulevart & le Cailleau.

Toutes ces considérations m'empêchent de parler de ce Cailleau & quelques autres pensionnaires nouvellement attachés à ce théâtre.

P O R T R A I T S

*Des nations de l'Europe, par ordre
alphabétique.*

O N ne pourroit pas dire des nations ce que disoit un Peintre du siècle dernier : j'avois été assez heureux pour engager le Prince à réunir en une même chambre les trente plus belles femmes de France, & en prenant ce que chacune d'elles avoit de plus exquis dans la figure & autres proportions du corps, je ne pus parvenir encore à faire ma Vénus. Il est très-certain qu'en prenant de chaque peuple la vertu qui le distingue particulièrement, il seroit très-facile de composer de toutes ces pieces assemblées un ensemble qu'on n'a pas encore vu, je veux dire un homme parfait ; mon projet n'est point de faire ici la critique

ni l'apologie des nations , je veux seulement donner une légère esquisse des qualités bonnes & mauvaises qui les caractérisent ; je ne veux obliger ni fâcher personne , & ceux qui viendroient me remercier , auroient aussi grand tort que ceux qui iroient se plaindre.

Il est inutile de prévenir que ces tableaux qui vont peindre le gros de chaque nation , n'ont aucun particulier en vue ; ce sont des traits généraux qui souffrent des exceptions chez les peuples même qu'ils désignent : tous les Allemands ne boivent point , & tous les Italiens ne sont pas jaloux ; il en est de même des défauts des nations , qui ne sont jamais l'appanage de tous les citoyens.

A L L E M A N D S.

L'Allemand est brave , docile au commandement , il aime la probité : sujet à se prévenir , il a la manie injuste de juger d'une nation par un seul homme ; entêté dans ses idées , il ne revient que difficilement : à la vérité il aime le vin à l'excès , mais triste ou furieux dans son ivresse , il boit beaucoup plus par habitude que par goût ; peu capable de créer parce qu'il n'a pas cette vivacité que demande l'invention , il raffine , polit & perfectionne tout , parce qu'il est doué de cet esprit calme , méthodique & pensant qui voit tous les objets sans se passionner , en calcule l'utilité

actuelle & l'utilité possible ; on lui a fait pendant long-temps le reproche de ne s'adonner qu'à l'étude des loix & du droit public. *Puffendorff* & *Grotius* auroient traité de barbares ceux qui auroient fait de pareils reproches à quelque nation que ce fût, & ils auroient eu raison, l'étude de la législation doit être celle de toutes les nations ; les Allemands la possèdent supérieurement à tous les autres peuples de l'Europe ; mais ce qu'on peut leur reprocher avec raison, c'est de trop'appesantir encore sur la Philosophie de l'école. *Leibnitz*, le premier de leurs Philosophes, a eu quelques émules, mais en petit nombre, & la Physique n'a pas fait en Allemagne tous les progrès dont elle étoit capable dans ces climats. L'Allemand ne sacrifie pas assez aux graces, & connoît trop peu les ouvrages de pur agrément. Un Roi philosophe, de qui on pourroit dire avec justice ce qu'on a dit de César, *eodem animo scripsit quod debellavit*, c'est-à-dire, très-foiblement, car le français ne rend pas ici la double énergie du mot *animo*, c'est-à-dire qu'il a écrit avec autant de force, qu'il a combattu avec courage : ce Prince si aisé à reconnoître dans la cathégorie des Rois, a soutenu au Professeur *Gottschedt* de Leipfick, que la langue allemande n'étoit point susceptible des agréments de la poésie : si j'en crois les ouvrages du Professeur, le Roi de Prusse a raison ; mais les fables de *Heller* & les satyres de *Rabener* m'ont paru très-poéti-

ques à beaucoup d'égards.

J'ai dit que l'Allemand étoit brave, l'homme bien né l'est toujours; je ne parle point de lui ici, je parle du soldat, & je crois que si j'analysois les principes de sa valeur, je les trouverois moins dans les sentimens que dans la dépendance sous laquelle on le tient toujours assujetti.

Le joug de l'autorité féodale qui s'est conservé dans l'Allemagne par les mêmes motifs qui l'ont fait abolir en France, rend le sujet *serf*, & l'Allemand qui ne naît que pour obéir, ne connoît que l'ombre de la liberté; arraché incessamment à sa charrue pour aller travailler aux plaisirs de son Prince, il n'est ni à lui ni à sa famille, il est tout à celui sous le joug duquel il est né: or je demande si un homme de cette sorte ne doit pas être le soldat le plus ardent à observer la discipline; plein de respect pour ceux qui le commandent, il les suit moins par l'impulsion du courage que par la nécessité d'une obéissance aveugle: aussi voit-on l'Allemand se rallier jusqu'à six fois, conduite rare qui n'est jamais l'ouvrage de la seule vertu: pourquoi? c'est que la vertu réfléchit, & que la réflexion met des bornes à la valeur. Si on pouvoit douter de ce que je remarque ici, je renverrois les incrédules à l'histoire de tous les peuples, & je leur prouverois par elle que tous les Princes & les guerriers qui ont acquis le titre peu glorieux de *hardi* & de *téméraire*, ont tous mis dans leurs actions

plus de férocité que de raison & de vertu.

J'ai dit plus haut que l'autorité féodale avoit été détruite en France par les mêmes raisons qui la font subsister dans l'Allemagne ; cette question que je n'ai vu traitée nulle part, intéresse : j'en connois toute l'étendue & la vérité , & je suis bien tenté de la traiter ici ; la matiere est belle. Je défendrois, en la discutant, la cause de tous les peuples de l'Empire ; & ce qui étonnera ceux qui n'ont pas approfondi cet objet , je justifierois leurs maîtres que l'on traite trop légèrement d'*opresseurs* & de *tyrans* dans deux mille écrits polémiques ; je ferois voir que la nécessité de la balance que le Corps germanique doit tenir entre mais je me rappelle qu'en publiant un Almanach , je ne dois pas écrire un ouvrage politique.

Quand j'ai observé que l'Allemand jugeoit de toute une nation par un seul homme , j'ai observé une vérité que deux censtraits pourroient justifier. L'Allemand reçoit ses premières idées & y demeure ; qu'un Italien le trompe au jeu , tous les Italiens sont des frippons ; qu'un Français lui fasse une impertinence , tous les Français sont des impertinents : témoin cet Autrichien , qui passant par Blois où il n'avoit vu que son hôtesse qui étoit rousse & peu complaisante , mit sur son *album* : *nota que toutes les femmes de Blois sont rousses & acariâtres.*

La manie des titres est , comme le *splen*

en Angleterre, une maladie de climat ; un marchand a-t-il obtenu pour cinq cens ducats le titre de *Baron*, ce Seigneur à diplôme est traité de *vos graces*, & souvent le faquin à qui on donne ce titre est un personnage très-peu *gracieux* ; les *excellences* y sont moins prodiguées, mais cependant leur nombre est encore trop multiplié : au reste le détail des qualifications fait une étude particuliere en Allemagne, parce qu'on n'y parle jamais aux personnes qu'en faisant précéder chaque phrase du titre qu'elles portent, dans le cas où *l'excellence* ou *vos graces* ne leur sont pas dues, *M. le Conseiller*, *M. le Secrétaire*, *M. le Pasteur*, *M. le Poëte* ; il faut connoître ce que sont les gens ou ce qu'ils savent faire avant que de leur parler.

La Chancellerie allemande a aussi une étiquette relative aux titres & aux qualifications dont elle ne se dérange jamais ; & expédiât-elle un décret fulminant du Prince, le mot de *gracieux* y est toujours placé ; le Greffier qui vient lire à un malheureux le Jugement qui le condamne à périr, lui dit : » écoutez la *gracieuse* Sentence » ce de mort que le *très-gracieux* Conseil vient de prononcer en votre faveur. «

Les Allemands ne protegent point assez les lettres, & les hommes qui aiment à penser en trouveront la raison dans le caractère même de cette nation. Un des plus beaux génies du siècle (*M. d'Alembert*) dit

dans l'éloge historique de Montesquieu, que les Belles-Lettres n'étant point en crédit en Allemagne, le Législateur français ne vit à Vienne que le Prince Eugene, & qu'il cessa de voyager dans cette partie de l'Europe, parce que *Frédéric ne régnoit point encore*. Cet éloge exclusif seroit déplacé, s'il étoit moins vrai; mais on doit convenir que si depuis vingt-deux ans plusieurs Princes d'Allemagne ont accueilli les gens de lettres, ils ne doivent cette gloire qu'à l'envie qu'ils ont eue d'imiter le Héros du nord.

A N G L A I S.

L'Anglais doit peu à la nature; ses vertus & ses vices naissent de la constitution de son gouvernement: constitution vraiment admirable, dit un des plus grands génies de la France; mais il ne s'ensuit pas de cet éloge que les autres peuples doivent imiter la forme constitutive de l'administration britannique. Ce qui fait la splendeur de l'Angleterre feroit la ruine d'un état purement monarchique: d'où vient? La réponse à cette question entraîneroit de trop grandes discussions; ceux qui cherchent à s'instruire, trouveront la preuve du principe que je viens de poser dans le Préfident de *Montesquieu*; ainsi sans considérer ici l'Anglais comme citoyen d'un état où les loix n'ont de force que par le concours des trois pouvoirs, je ne

l'examinerai que comme membre de la société générale.

L'Anglais est brave par système, populaire par état; savant par goût, généreux par ostentation, dédaigneux par réflexion, intempérant par ennui, galant par oisiveté, honnête homme par principes, & flegmatique par climat; détaillons ce portrait, & tâchons de le rendre sensible par le développement des nuances.

La bravoure de l'Anglais est systématique, &, n'en déplaise à M. de Voltaire qui a rendu ailleurs justice à cette nation, je crois qu'il s'est trompé lorsque, dans le parallèle qu'il a fait dans le poème de *Fontenoy* du peuple vaincu & du peuple vainqueur, il a dit:

*L'Anglais est abattu ,
Et la férocité le cede à la vertu.*

L'Anglais a un courage raisonné qui n'est ni une valeur tranquille ni une férocité cruelle; il fait se battre, & s'il est quelquefois emporté au-delà des bornes que l'humanité prescrit, c'est la honte d'être vaincu qui le porte à ces excès: l'Anglais victorieux est humain, on peut même dire généreux; on me citera des exemples qui prouveront le contraire de ce que j'avance, je riposterai par un aussi grand nombre qui justifieront ma thèse.

Populaire par état. Il faut de toute nécessité qu'une nation qui se gouverne elle-même ait ce caractère-là; un Pair de

la Grande-Bretagne n'a au-dessus d'un homme qui n'est point titré , que l'avantage d'opiner dans la chambre haute , tandis que celui-ci opine dans la chambre basse; mais le lieu où les suffrages se donnent, n'en fait pas le mérite, & aucun bill ne passe dans l'état sans la voix de la chambre des communes ; ainsi la naissance en Angleterre est inutile dans le gouvernement où le mérite fait tout : elle sert seulement à la Cour pour rendre capable de certaines prérogatives dont la noblesse seule est susceptible ; mais ces distinctions sont souvent un titre qui prive de la faveur du peuple ; or toute nation qui a du crédit dans l'état & qui concourt à la promulgation des loix , est sûre de n'avoir dans son sein que des citoyens populaires. Ce caractère qui fait se communiquer, est moins le fruit de la vertu & de l'affabilité que de l'intérêt & de la nécessité ; ce qui attire de la considération à un Pair d'Angleterre , dégraderoit un Comte de l'Empire : je n'en dis pas la raison , il ne faut que penser pour la sentir.

Savant par goût , l'Anglais aime les arts avec passion, parce qu'ils ont toujours été honorés & encouragés en Angleterre ; un homme de condition qui fait un livre en France , y est encore montré au doigt ; un Pair de la Grande-Bretagne ne rougit point de publier un livre sur la maniere de traiter les chevaux , parce que l'Anglais qui pense , ressemble au vieillard de *Térence*,

& croit que tout ce qui intéresse l'humanité ne peut le dégrader : *nihil humani à me alienum puto.*

D'ailleurs la liberté que les Anglais ont d'écrire sur tous les objets du gouvernement, leur donne nécessairement le désir de s'instruire, & ce goût est fortifié par l'envie de mériter de l'état en défendant ses droits dans Westminster. La licence de la presse a beaucoup contribué en Angleterre au progrès des arts; on en abuse souvent, je le vois, mais les biens qu'elle cause, surpassent les maux qui naissent d'une prérogative trop étendue; car il est hors de doute que les hommes publics sont toujours retenus par la crainte de la censure, & un Ministre mesure & compasse ses opérations avec sagesse, dès qu'il fait qu'il sera libre au dernier citoyen de les attaquer.

Ce n'est pas qu'on ne punisse quelquefois les libelles en Angleterre, mais ces condamnations sont rares, & il faut que dans un cas pareil toute la nation se soit crue attaquée dans son Ministre. Charles II rappelé par le repentir des Anglais sur le trône de la Grande-Bretagne, encore degoutant du sang de son pere, traversant un jour une place publique, demanda à ceux de sa suite ce qu'avoit fait un homme qu'il voyoit au pilori; il a composé, lui répondit-on, des libelles contre vos Ministres : *le sot*, s'écria le Roi, *que n'écrivoit-il contre moi, on ne lui auroit rien fait.* Ce mot de

Charles II veut dire que le ministère britannique aimoit mieux alors punir ceux qui bleffoient son amour-propre, que venger la majesté du trône. Il est vrai que ce Charles II ne se rendit guere digne de la nation qui l'avoit rappelé ; il oublia les fautes de son pere, & employa dans des plaisirs tumultueux & peu décents les subsides immenses qu'il tira du Parlement ; or à Londres où le Roi n'est que le premier citoyen, on ne se fait pas une loi de réprimer ceux qui écrivent contre un Monarque qui s'attache à ruiner l'état qu'il devoit enrichir.

Dans un royaume monarchique, l'administration doit être différente, & la personne du Souverain y est sacrée au point qu'on ne pourroit sans crime y censurer les démarches même qu'on croiroit injustes : à l'égard des Ministres que le peuple français se plaît quelquefois à chançonner, il dépend d'eux de punir & de pardonner. Le Cardinal *Richelieu*, dont l'ame orgueilleuse respiroit la vengeance, ne fit grace à aucun de ceux qui écrivirent contre lui. *Mazarin*, contre qui toute la France brouilla du papier, ne punit que *Scarron* & *S. Evremont* de tous ceux qui l'avoient critiqué. *Colbert* ne se vengea de personne, & lorsqu'on vint lui dire que le Poète *Henaut* avoit fait contre lui ce fameux sonnet : *Ministre lâche*, &c, il refusa de le lire, & demanda seulement si

le Roi y étoit attaqué ; on lui répondit que non : *en ce cas*, reprit Colbert, *laissez l'Auteur tranquille*. Quelle grandeur d'ame ! Je ne fais si elle trouveroit beaucoup d'imitateurs ; mais je dois dire que ceux qui pensent comme le Ministre français sont bien respectables.

J'ai dit que l'Anglais étoit généreux par ostentation, & j'ai dit vrai ; il étale chez lui & ailleurs ces dépenses d'éclat qui affichent le faste & la magnificence ; que Voltaire, que Rousseau, ou quelques autres grands hommes ouvrent dans Londres une souscription pour leurs ouvrages, Milord A***, qui se voit en tête de la liste, signera pour 100 guinées ; Milord B*** un peu avare, mais entiché de la manie de passer pour généreux, signera pour 150 ; ainsi du reste. Si la liste des souscriptions avoit été secrète, toutes ces magnificences se feroient bornées au prix du livre, je veux dire à une guinée.

Mais les voyages coûtent beaucoup à l'Anglais, dit-on ; c'est une erreur, & il ne faut point connoître la valeur réelle des especes pour parler ainsi : la guinée vaut près du double en France qu'en Angleterre, & en Italie un quart en sus de ce qu'elle vaut en France ; ainsi vous verrez que les marchandises & les denrées nécessaires à la vie étant à meilleur marché en Italie & en France, l'Anglais économise & gagne en voyageant ; ainsi ce que le vulgaire re-

garde comme une affaire de faste , ne doit être considéré que comme un arrangement domestique.

Ce qu'on peut ajouter à l'avantage des Anglais, c'est qu'ils voyagent pour s'instruire ; ce n'est pas que l'air contagieux de Paris n'en gâte quelques-uns, qui, au lieu de rapporter dans leur patrie des connoissances utiles, reviennent avec les airs évaporés de ces jeunes gens avantageux & mal élevés, qu'on appelle *Petits-Maitres*, & que le sage Garik tâche de corriger en les tournant en ridicule sur la scene.

Dédaigneux par réflexion : marchez d'un pas égal avec l'Anglais, il vous suit; montrez-lui le désir le plus léger de l'emporter sur lui, il vous dédaignera moins par mépris pour vous, que pour se venger du mépris qu'il croit que vous avez pour lui ; on dit & on écrit depuis près de trois siècles qu'il y a une antipathie entre les Français & les Anglais ; rien n'est plus faux que cette allégation : les Français estiment réellement les Anglais, ceux-ci n'estiment pas les Français, mais ce qu'on appelle antipathie de la part de ceux-là n'est que l'envie de maintenir l'équilibre, & de jouer l'égalité entre les deux nations.

L'Anglais, disoit le Comte de Forcalquier à Milord Montaigu, *est bien estimable hors de son isle ; il a du moins*, répondit Milord, *l'avantage de l'être quelque part.*

La repartie de M. de Montaigu étoit vive , mais le douxereux M. de Forcal-

quier la méritoit peut-être, parce qu'il avoit rendu sa pensée, & que la vérité qu'il avoit voulu dire, devenoit une épigramme par la tournure avec laquelle il l'avoit rendue; ce qui est de constant, c'est que l'Anglais aimable chez les étrangers, est très-difficile à vivre dans sa patrie: je donnerois encore les raisons de cette différence, si je voulois allonger cet article.

Intempérant par ennui: l'Anglais qui se lasse de tout, veut rejeter la réflexion qui vient lui faire sentir le vuide de son ame, & il s'enivre tristement pour y parvenir avec plus de rapidité, parce qu'en perdant sa raison, il se trouve dans l'état d'anéantissement où il veut être; l'amour chez lui n'a guere d'autre motif, & il voit les femmes par un besoin qui naît moins du tempérament que de cette oisiveté où il végete, & de laquelle il ne sort guere que pour tomber dans une position singulière ou dangereuse. Honnête homme par principes: l'Anglais a de la probité, comme un Gentilhomme de tous les pays a de l'honneur. Vertueux par sentiment, il soulagera de son propre mouvement un malheureux, & ne nuira à personne de sang froid; tendre, compatissant, il aime l'humanité, & il la respecte avec le ton despotique qui la révolteroit ailleurs.

Flegmatique par climat: cette odeur du charbon qu'on respire dans Londres, attriste & inspire cette mélancolie qui dégénere par gradation dans cet ennui de soi-

même , qui vous conduit à cette maladie de *consomption* qu'on nomme le *splen*.

J'ai lu trente volumes au moins de prétendus érudits qui crioient d'un ton véhément & injurieux que les Anglais étoient damnés, parce qu'ils contrevenoient, en se tuant *méchamment*, à la première loi de la nature, qui est de dire, *homme, veille à ta conservation*. D'autres grands enthousiastes de la nation britannique élèvent le courage & la grandeur d'ame des Anglais, & mettent cette nation au-dessus des Romains, parce qu'on trouve dans un des *Pemflets* que le *Lord un tel*, *Lady une telle* & le *Savetier un tel* se sont tués dans la même semaine ; je réponds à cela qu'il n'y a dans la conduite des Anglais qui se tuent ni crime ni grandeur d'ame ; le *splen* est une maladie de climat, & un Anglais qui se tue à Londres, n'est pas plus généreux que son compatriote qui meurt de la fièvre à Cantorbery ; delà vient que les *suicides*, notés d'infamie en France, ne sont point punis en Angleterre ; on flétrit à Paris un criminel, & on plaint à Londres un malade.

Ce que les Anglais, dit l'Auteur du Pré-servatif, *ont de mieux sur nous, c'est qu'ils n'ont ni moines ni loups*. J'aurois bien d'autres avantages à ajouter à ceux-là ; mais je me ressouviens que je suis Français, & qu'à balance égale devinez si c'est par modestie ou par amour-propre que je m'arrête.

E S P A G N O L S.

L'air grave & flegmatique de l'Espagnol passe pour de l'orgueil, & il n'en est pas toujours; ce n'est pas que cette nation n'ait un fond de vanité qu'elle doit à son courage, aux idées qu'elle a de son origine, & peut-être à la majesté de sa langue, la plus pompeuse que je connoisse & la plus capable d'élever l'ame.

L'Espagnol est brave, sa cavalerie a toujours fait des merveilles; mais il est assez généralement reçu que depuis l'affaire de Rocroi, l'infanterie espagnole n'a pas repris cette force qui la distingua pendant si long-temps; cependant elle a fort bien *donné* dans la dernière guerre d'Italie.

Les Espagnols sont tendres & paresseux, & le climat seul les rend tels; les femmes qu'ils idolâtrèrent jusqu'à la puérilité, y sont dévotes & galantes comme dans tous les pays où la superstition se mêle à la religion. Si vous lisez l'Abbé Prevôt & quelques autres Romanciers moins estimables, vous y trouverez des Espagnols presque toujours barbares & sanguinaires, mais ces événements sont imaginés pour amener du merveilleux: l'Espagnol est sensible & par conséquent humain; il pardonne rarement, il est vrai, quand il se croit offensé.

Tu parois Espagnol & tu fais pardonner.

Cette réflexion de M. de Voltaire est d'autant plus juste, qu'elle est puisée dans le caractère d'élévation de cette nation : la hauteur espagnole n'est pas seulement l'appanage des gens de condition, le dernier des hommes, un vil mendiant conserve au sein de la misère une démarche & un ton de confiance qui semble l'élever au-dessus de son état, je ne dis pas de lui-même, car un Espagnol ne met que la divinité au-dessus de lui.

Les femmes n'ont pas de plus grands partisans que chez les Espagnols, & ce grand attachement pour elles, est un reste de cette ancienne chevalerie que *Michel Cervantes* combattit autrefois avec tant d'esprit dans *Don-Quichotte*, roman le plus parfait qui soit dans aucune nation ; bien entendu que pour en sentir toutes les beautés, il faut lire cet ouvrage dans l'original : la traduction française que nous en avons est fort au-dessous. Cervantes voulant réformer toutes ces bravades, ces jactances & ces rodomontades qui ont été pendant long-temps le ridicule de la nation espagnole, composa *Don-Quichotte* : la chevalerie lutta quelque-temps contre ce roman ; mais elle fut enfin forcée de céder, & le ridicule de ces champions errants disparut ; on a prétendu, (je tiens ce que je dis ici d'un vieux Commandant du régiment de *Cordoua*) que Cervantes, en anéantissant l'esprit dominant de chevalerie, avoit énérvé le génie belliqueux de la

nation espagnole, & qu'en voulant sapper un travers, il avoit porté un coup mortel au courage de la jeunesse ; cette remarque paroît bizarre à ceux qui n'aprofondissent rien ; mais elle peut être très-juste , parce qu'en retournant sur ses pas , on verra que la chevalerie a produit en Espagne ce que les combats des gladiateurs ont occasionné à Rome, & les Tournois en France ; tous les Européens sont nés à peu près également braves , mais il leur faut un aiguillon. *On meurt toujours avec courage*, dit un moderne, *quand on a des témoins de sa mort*. Delà je conclus, sans manquer au respect que je dois à toutes les nations , que personne n'est brave par le seul désir d'affronter la mort.

Un Militaire expose sa vie pour acquérir de la gloire, un homme de condition sert pour soutenir son nom ; celui-ci va à la tranchée pour gagner un rang dont il a besoin , celui-là monte à l'assaut, parce que le soldat le regarde ; & si de ces combats généraux où il est assez facile de surmonter l'amour naturel que l'on a pour la vie , on passe aux affaires particulieres , on verra que l'intérêt & l'amour-propre arment seuls les combattants ; on se bat pour une femme , & ce combat singulier est peut-être le plus avilissant de tous, parce qu'il dégrade presque toujours la femme pour laquelle on se bat. Aucun Romain n'a mis l'épée à la main pour *Lucrece*, & trente Grecs se sont tués pour *Phriné*. On se bat , parce

qu'on a reçu un affront en public; on se bat, parce qu'on est forcé de venger l'honneur d'un pere ou d'une sœur outragés; on se bat enfin, parce qu'on doit le faire dans un moment où l'on vous présente l'opprobre ou la mort, ou quelquefois par une supériorité *d'escrime* qu'on croit avoir sur l'offensant ou l'offensé: ainsi concluons que de tout ce peuple bretailleur il n'en est aucun, comme le remarque M. de Voltaire dans son ode sur la mort de la Margrave de Bareith, qui ne fueroit, s'il l'osoit; & ceux qui disent le contraire, ne connoissent ni leur cœur ni celui des autres hommes: on est brave par intérêt ou par amour-propre; détachez ces deux motifs, vous ne trouverez que des fanfarons ou des lâches sinceres, qui diront, *je ne me bats point.*

Les arts agréables ont été autrefois en honneur dans l'Espagne; Corneille & Moliere doivent beaucoup au théâtre de cette nation. *Lopez de Vega* est encore considéré à Madrid comme le fondateur de la bonne comédie: & ceux qui entendent l'espagnol lui conservent en France cette même réputation; mais des circonstances malheureuses replongerent vers le milieu du siècle dernier l'Espagne dans une sorte d'anéantissement. Philippe IV fut plus occupé de maintenir la paix dans ses vastes possessions, que d'y protéger les arts; le regne de Charles II fut beaucoup moins celui des Belles-Lettres que des mé-

decins & des casuistes. Les guerres intestines qui suivirent la mort de Charles porterent le dernier coup aux Belles-Lettres, & Philippe V, que des soins plus importants intéressoient, ne les protégea pas autant qu'il l'auroit voulu. Un Bénédictin qui a de la considération dans l'empire littéraire, est presque le seul homme dont les ouvrages soient connus au-delà de l'Espagne. Des jours plus serains vont succéder à ces temps nébuleux, & l'on doit tout espérer du goût que Charles III a pour tous les arts; la protection éclatante dont il les a honorés à Naples ne laisse aucun doute sur l'appui qu'ils trouveront en Espagne sous le regne d'un Monarque dont l'avènement au trône a été signalé par des bienfaits qui doivent être consacrés dans les fastes de toutes les nations.

Je finis par une remarque singulière; la cour de Madrid, quoique Française par son Roi, est la seule de l'Europe où l'on ne parle point notre langue; je n'en dis pas la raison, on la trouve dans le génie espagnol.

F R A N Ç A I S.

Je ferois quatre volumes, si je voulois rassembler les portraits qu'on a tracés de cette nation; sans m'appesantir aujourd'hui sur des détails trop connus, je dirai que le Français aime l'honneur: prononcez-lui ce mot, il affronte tout, & passe rapidement

de la mollesse efféminée dans laquelle il vit à Paris, au milieu des combats; le Français est le premier modele de cette espece qu'on nomme Petits-Mâîtres; il aime les airs avantageux, & il vous passera plutôt un vice qu'un ridicule; juge impitoyable de tous les étrangers, il les condamne dans leurs propres foyers : poli d'ailleurs jusqu'à l'extrême prévenance, dans le sein de sa patrie, il accueille ces mêmes étrangers qu'il dédaigne chez eux, parce qu'ils ne savent pas prendre du tabac avec grace, ou que Passau n'aura point fait leur habit. Prévenu en faveur de sa nation, il est assez ordinaire de lui entendre dire, *que hors de la France il n'y a point de salut pour un honnête homme* : cette idée, toute fausse qu'elle est, paroît justifiée par le concours de toutes les nations qui viennent en foule étudier ce goût français qui l'emporte effectivement sur tous les autres peuples du monde, relativement aux choses de luxe & d'aisance; parcourez toute l'Europe, vous y verrez les femmes mises à la française, parce que les femmes qui ont le désir de plaire dans tous les pays du monde, savent que le bon goût règne souverainement dans cette nation, & qu'en l'imitant on est sûr de fixer les yeux des connoisseurs. D'ailleurs la langue française est devenue l'idiôme de tous les peuples; la vanité même des autres nations est obligée de lui céder en empruntant notre langue dans les cours étrangères. L'Ambassadeur de Russie pré-

sentant à Constantinople ses lettres de
 créance au Grand-Seigneur, prononce sa
 harangue en français ; cet hommage que
 toute l'Europe éclairée rend à cette lan-
 gue doit nécessairement augmenter l'a-
 mour-propre des Français ; j'en ai connu
 plus d'un assez ridicule pour croire de bon-
 ne foi qu'un homme qui ne parloit pas
 français, ne pouvoit avoir d'esprit ; préju-
 gé national, qui montre beaucoup de sottise
 & de présomption : gai jusqu'à l'étourderie,
 le Français aime tous les plaisirs, & il fait
 mettre dans ses amusements une sorte de
 délicatesse & de décence qui en relève l'é-
 clat ; personne ne fait mieux ordonner une
 fête ni en faire les honneurs ; frivole jus-
 qu'à la puérilité, il fait d'une chanson une
 affaire d'état, & je répète à regret que
 nous l'avons vu occupé pendant six mois
 d'un *pantin*, ne revenir de cette extrava-
 gance que pour lui en substituer une nou-
 velle, & passer ainsi avec un air d'importan-
 ce des portraits à la *Silhouette* à la guinguet-
 te de *Ramponeau*.

Ami des nouveautés, le Français se pas-
 sionne pour tout ce qui frappe ses yeux ;
 affecté sur-tout des amusements qui l'enchaî-
 nent, ou des sentiments qu'il adopte, il les
 soutient avec chaleur ; & la manie des dis-
 putes polémiques, est si générale dans cer-
 te nation, que nous avons vu ceux-mêmes
 qui ne se confessent jamais, composer tou-
 tes les semaines des petites feuilles pour
 justifier un Prélat qui ne vouloit adminis-

trer personne sans un billet de confession ; tandis que le parti opposé faisoit de son côté gémir la presse pour condamner la prétention de l'Archevêque. Les querelles littéraires, dans lesquelles tout le monde prend part, durent jusqu'à ce qu'un nouvel événement vienne porter l'attention ailleurs, & nous comptons au moins 300 brochures, toutes bien scandaleuses & bien farcies d'injures, publiées pour ou contre trois malheureux *bouffons* ultramontains, qui avoient quitté en 1752 les tréteaux des places publiques d'Italie, pour venir estropier *Pergolese* sur le théâtre de l'opéra de Paris ; le Duc, la Comtesse, les Auteurs mêmes les plus célèbres ont pris part à cette dispute, & le *Citoyen de Geneve*, l'antagoniste le plus raisonnable de la musique française, a fait cesser le combat, en demeurant maître du champ de bataille.

Le Français aime ses maîtres avec idolâtrie ; moins fidèle à ses autres devoirs, l'homme de condition ne se marie que pour avoir un héritier, & dès que cet objet est rempli, sa femme est reléguée dans un appartement séparé, comme un meuble dont on ne se sert plus ; il a des maîtresses par air & pour qu'on le sache, il les enrichit pour qu'on dise dans le monde qu'il se ruine : il ne faut point que la fille qu'il prend soit jolie pour lui plaire, il faut seulement qu'elle ait de la célébrité. *La Camargo* a toujours été très-laide, & trente personnes se sont dérangées pour elle, moins par-

ce qu'elle se disoit la niece d'un Cardinal, que parce qu'elle avoit le talent de faire un entrechat. Le Président *de Rieux*, fils du fameux *Samuel Bernard*, qu'on a cru faussement Juif, à cause de ces deux noms, avoit la manie d'être bien auprès de toutes les femmes qui faisoient du bruit, & vouloit voir de près la Danseuse; il se fit annoncer chez elle par un écrin de soixante mille francs & par une écuelle d'or remplie de doubles louis; Camargo sensible à un compliment aussi éloquent, reçut le grave Sénateur, qui apprenant le lendemain que la fille d'un chapelier étoit courue par un Prince, voulut l'avoir, & usa pour y réussir des moyens efficaces qu'il avoit employés auprès de la Camargo; croiroit-on que ce superbe prodigue avoit l'impudence de dire *qu'il ne savoit comment on pouvoit se ruiner*? L'insolent l'auroit appris si la petite vérole, qui s'étoit méprise, ne l'eût pas emporté; je me rappelle à propos de cela qu'il mourut le même jour que l'Abbé *Desfontaines*, le fléau des Auteurs, aussi malhonnête homme que le vil *Fréron*, mais plus éclairé & plus amusant que lui; ce fut à l'occasion de ces deux mots que l'athée *Boindin* fit ces vers:

*Desfontaines & Rieux ont fini leurs destins,
Riez, Auteurs, pleurez, Catins.*

Les grands airs & la fureur de faire parler de soi ruinent les trois quarts des Français;

çais; la liberté dont on laisse jouir les femmes, ne les rend ni libertines ni sages, mais galantes avec assez de décence pour rendre la volupté aimable & les maris tolérants; le peuple français critique facilement la cour, c'est un reste de cet esprit de la fronde que les guerres civiles occasionnerent : mais docile d'ailleurs, il paie les impôts en bon citoyen; & si la nécessité des circonstances exige qu'on en leve d'extraordinaires, il murmure à midi, fait un vaudeville à deux heures, & paie le lendemain, parce que l'instant de la réflexion est venu, & qu'il connoît assez son Maître pour être persuadé que les subsides qu'il lui demande pèsent à la bonté de son cœur.

De toutes les nations qui ont cultivé les Lettres & les Arts, aucune n'en a porté l'éclat à un plus haut point; je n'en excepte pas même les Grecs & les Romains : le siècle de Louis XIV, que tant d'écrivains célèbres ont comparé à celui d'Auguste, me paroît fort au-dessus. L'Empereur Romain eut des guerriers, des orateurs & des poètes dont la mémoire subsistera tant qu'on aimera l'héroïsme, l'éloquence & le génie, mais il n'eut ni *Cornille*, ni *Moliere*, ni *Fénelon*, ni *Lulli*, ni *Cousteau*, ni *le Brun*, ni tant d'autres génies créateurs & artistes qui ont honoré Louis XIV au point de donner son nom à son siècle; honneur qui commence en France à ce Monarque. Un Anglais qui joint la naissance aux talents, dit en parlant de

sa nation : nous sommes aussi mauvais politiques que les Français sont mauvais Poètes. Je laisserai faire à Milord les honneurs de la politique britannique ; mais je prendrai la liberté de lui soutenir que les Français sont Poètes ; comme il ne s'agit pas ici de savoir qui l'emporte de l'Angleterre ou de la France en fait de poésie , mais de prouver seulement que notre nation a des Poètes excellents, je ne répondrai à Milord qu'en lui nommant *Boileau* , *Rousseau* & *Voltaire* ; je pourrois allonger le tableau , mais ces trois grands hommes suffisent pour justifier les Français.

Tous les arts sont en vénération dans ce royaume ; & si j'en excepte les heureuses découvertes que la physique doit à l'illustre *Newton* , le Français est de tous les peuples celui qui a fait plus de progrès dans les arts utiles & dans ceux de pur agrément , hors la musique , dont le triomphe est en Italie.

Finissons ce tableau , que j'aurois pu étendre si l'on pouvoit dire tout le bien & le mal qu'on pense de sa nation , & remarquons avec un esprit indépendant de toute partialité , que le peuple qui peut se glorifier , au moment où j'écris ceci , d'avoir *l'Esprit des Loix* , *la Henriade* , *l'Histoire de l'Académie des Sciences* , *l'Encyclopédie* , (a) *l'Histoire du siècle de Louis XIV* , *l'Hadamiste* , *Alzire* , *le Philosophe marié* , *la Métromanie* , *le Rajeunissement de Titon* , *la Chercheuse d'esprit* , *le Coq du Village* ,

*l'Art d'aimer du gentil Bernard, les Egarements du cœur & de l'esprit, les Confessions du Comte de *** , Manon Lescaut , Vertvert, l'Epître aux Dieux Pénates, du Cardinal de Bernis, les quatre Parties du jour de M. de S. Lambert, les Tableaux de Carle Vanloo, de Boucher, de Latour, le Mausolée du Maréchal de Saxe, par Pigale, les Machines de Vaucanson & de Laurent, & mille autres ouvrages dans tous les genres; disons donc que la nation qui possède tous ces chefs-d'œuvres peut avec raison se dire le premier peuple de l'Univers policé, relativement aux Sciences, aux Belles-Lettres & aux Arts.*

G É N O I S.

Dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres de Lorraine*, publiés en 1754, j'ai dit, en parlant des Génois, *peuple inconstant, lâche & cruel dès qu'il peut l'être avec impunité.* M. Richeri, Patricien génois, connu moins encore par sa naissance que par ses ouvrages dramatiques, m'écrivit à ce sujet, & sa lettre, comme on peut le penser, étoit une

(a) Je ne suis point ici le champion de l'erreur; aussi, sans adopter les paradoxes qui se trouvent dans ce Dictionnaire, je dirai que, sans la cagoterie des Jésuites, cet ouvrage auroit pu paroître dans la forme décente qui doit caractériser les écrits d'un Auteur qui foule aux pieds la superstition, mais qui révere un Être suprême.

apologie des Génois ; je répondis au Patricien par deux faits historiques qui prouvoient évidemment que les peuples de Genes avoient plus d'une fois massacré les troupes qu'ils avoient appelées à leur secours, ou avec lesquelles ils avoient juré une capitulation. M. Richeri, qui m'honorait de son amitié & de sa correspondance, ne m'a pas écrit depuis cette époque ; d'où je conclus que le noble Génois, subjugué par mes raisons, a avoué sa défaite par son silence.

Le Génois (on parle ici du peuple) est donc tel que je viens de le peindre ; ces premiers traits ne disent pas tout, & il faut encore quelques coups de pinceau pour achever le portrait : avare, trompeur, jaloux & vindicatif, tel est le peuple dont je trace ici les mœurs. Un homme qui cherche à se venger lâchement, trouve à Genes des assassins à gage qui, pour deux sequins, vous débarrassent d'un homme ; & pour montrer combien la piété de ce peuple est sacrilège, les meurtriers, avant de commettre leur crime, invoquent la *Madona* & S. Antoine de Padoue, que leur superstitieuse ignorance élève fort au dessus de Dieu.

L'homme de condition n'a que l'ombre des vices & des ridicules de la populace ; j'en excepte la jalousie, qui n'est point le travers de la Noblesse Génoise ; le bel air veut même que leurs femmes aient des *Sigisbés*, c'est-à-dire, dans l'esprit du mari,

des complaisants qui suivent la chaise à porteurs , donnent la main aux églises , aux spectacles ; & après avoir pris l'heure pour le lendemain , retournent chez eux satisfaits d'avoir contribué à ce cérémonial extérieur ; ces messieurs jouent un rôle bien différent , si l'on en croit le public éclairé , & ils poussent la complaisance dans le tête-à-tête jusqu'à remplacer le mari dans ses fonctions les plus solennelles ; les galanteries d'une dame Génoise forment une partie des gages de ses domestiques ; ce que je dis ici n'est point un conte , & il est très-ordinaire de voir tous les gens de *madame* rassemblés dans l'antichambre de la piece où l'on a sacrifié au plaisir , se mettre en haie lorsque l'amant sort , & tendre la main pour recevoir ses générosités ; quelqu'un que je connois beaucoup , a compté jusqu'à douze confidens de cette espece ; jugez par là du peu de mystere que les femmes mettent dans leurs intrigues , & combien il en coûte à un homme qui a du tempérament ; à tout prendre cependant , je préfère l'usage génois à l'étiquette anglaise , & j'aimerois mieux payer un bien dont je dérobe la jouissance au propriétaire légitime que de donner dix guinées pour un dîné auquel on m'aura prié ; chaque peuple a son ridicule , & les étrangers ne paient en Angleterre & en Italie que les domestiques qui ne leur sont pas attachés.

La Noblesse est divisée à Genes en deux classes , qu'on désigne sous le nom de *por-*

tico nuovo, portico vecchio, portique neuf, portique vieux. Les anciennes familles constituent celui-ci, & les autres forment le portique neuf, quoique les deux portiques entrent également au Sénat, & concourent alternativement à la dignité suprême de la République; il est à remarquer que les Nobles Génois, presque aussi idolâtres de l'étiquette que les Allemands, mettent entr'eux des distinctions d'autant plus singulieres, qu'elles ne regardent que des bagatelles que l'orgueil traite toujours avec importance; & ces mêmes Nobles du vieux portique, qui s'allient indistinctement à ceux du portique neuf, ont des loix écrites par lesquelles un Noble de cette dernière classe ne peut se promener sur la place où les autres se promènent, entrer dans le même café, & se trouver certains jours de l'année dans les mêmes assemblées, quoiqu'ils logent & mangent tous les jours ensemble.

Les Génois portent la couronne fermée au-dessus de leurs armes, comme Rois de Corse; ainsi ils ont sous leur domination ces insulaires & ceux de *Capraie*, isle située entre la Toscane & la Corse; j'ai peint les Corfès dans plusieurs *Mercurès historiques des Pays-Bas*; je ne ferois que répéter ici ce que j'ai dit ailleurs; ceux qui sont curieux de connoître cette nation, peuvent recourir à l'ouvrage que je viens de citer. À l'égard des bons habitants de *Capraie*, j'en dirai deux mots; comme cette isle est

un rocher aride qui ne produit aucune des choses nécessaires à la vie , tous les Caprayois sont marins, & leur navigation ne s'étend jamais plus loin que de Genes à Livourne, & de Livourne à Bastia ; ils sont doux & humains ; une singularité que je n'ai vue que là , c'est qu'ils se ressemblent tous ; l'uniformité des traits de leur visage est si parfaite, que de cinquante Caprayois du même âge , vous ne pourrez jamais reconnoître celui que vous chercherez : leurs femmes sont esclaves par une habitude qu'elles ont contractée , bien plus que par le caractère de leurs maris ; elles portent une robe bleue , faite comme les soutanes des Prêtres Catholiques , vont pieds nuds , même dans l'état le plus aisé , & ne mangent jamais avec leurs maris.

H O L L A N D A I S.

Les Auteurs les plus impartiaux ne sont pas à l'abri des reproches , & mes ennemis ardents à me prêter les vues basses qui les caractérisent , ne manqueroient pas d'attribuer à la flatterie les choses obligeantes que j'aurois à dire de la nation chez laquelle je vis aujourd'hui ; ainsi sans parler ici des qualités qui distinguent le Hollandais & l'honnorent dans l'Europe & dans l'Asie , je dirai que sa devise annonce les causes de sa prospérité : *concordiâ res parvæ crescunt* , & que le calme dont elle jouit au milieu des

troubles qui l'environnent , prouve la sagesse de son gouvernement.

La Hollande a produit beaucoup d'hommes célèbres dans tous les genres ; excellents Amiraux , bons Ingénieurs , braves Guerriers , & hommes de Lettres du premier mérite ; ceux qui ont lu *Baïfle & Moréri* verront que je ne flatte point.

Un Hollandais qui joint la naissance au mérite , & qui partage ses moments entre la négociation & les Muses , a fait un poëme épique que toutes les nations admirent dans les traductions qui en ont été faites. M. le Baron de Haren , avec qui j'avois l'honneur de m'entretenir il y a quelques mois à Bruxelles sur les différentes langues propres à la poésie , me disoit que la langue hollandaise étoit précisément le contraste de la nôtre , qui par la mollesse de ses sons réussit mieux dans les détails tendres que dans les descriptions mâles & héroïques. *Notre langue* , continua ce Savant aimable , *ne peut réussir à peindre l'amour ni les choses douces & agréables , mais il n'y en a pas de plus propre à rendre le sublime* : j'entends à peine la langue hollandaise , & il faudroit la posséder à fond pour savoir si M. de Haren n'est pas trop prévenu en faveur de cet idiome ; un fils qui loue sa mere , peut exagérer sans manquer à la probité. Quelqu'un demandera pourquoi les Hollandais , s'ils ont une langue si propre à la poésie élevée , ont si peu de poëmes dans le genre sublime ,
&

& je répondrai que le génie de ce républicain n'est point de s'amuser à la bagatelle, & que le véritable esprit qui distingue un peuple, est de couvrir les deux mers de ses voiles, de négocier avec toutes les nations de l'Univers, & des'enrichir en faisant le commerce avec honneur. En effet, ne vaut-il pas mieux envoyer tous les ans des vaisseaux à Surinam & à Batavia, que de mettre au jour un poëme ? Je ne veux pas dire par là que les beaux arts ne sympathisent point avec le commerce; au contraire ils le secondent; mais la poésie mene insensiblement à la frivolité; & si le Hollandais devenoit frivole, il perdrait bientôt les vertus qui l'honorent & les talents qui l'enrichissent.

I T A L I E N S.

On auroit eu tort de juger de tous les *Italiens* par le portrait que j'ai fait des *Génois*.

L'Italien en général est vif, propre aux lettres & sur-tout à la poésie, dans laquelle il réussit facilement; souple & docile, c'est un *caméléon* qui prend toutes les formes au gré de son intérêt; vindicatif, il pardonne rarement; & on l'accuse de ne pas toujours mettre de l'égalité dans ses vengeances: l'Italien aime à voyager; mais ardent à imiter les peuples frivoles, il ne rapporte chez lui que le ridicule des nations qu'il a vues.

P R U S S I E N S.

J'entends sous cette dénomination tous les

G

sujets du Roi de Prusse ; confondus autrefois avec les autres peuples du Nord, on en parloit peu, & ils ne firent pas même sous le *Grand Electeur* une sensation bien considérable en Europe. Le pere du Roi régnant s'attacha plutôt à avoir des colosses que des hommes ; il est vrai qu'il a rendu de grands services au Brandebourg, en commençant des établissemens que la sagesse de son fils a perfectionnés. M. de Boissy dit dans la *Frivolité*, que *Berlin* est l'émule de *Paris*, & cet Auteur n'a point dit une *frivolité* ni un mensonge ; les arts agréables, les sciences abstraites & les arts utiles triomphent à Berlin ; & si la France l'emporte, elle ne doit cette préférence qu'au temps & à son étendue.

Les soldats prussiens sont, sous le Héros qui les conduit, des Romains qui bravent la fatigue & l'intempérie des saisons ; modèles de la discipline la plus exacte, leur exercice est devenu celui de toutes les nations ; j'en excepte l'Espagnol, dont la lenteur flegmatique n'a pu se prêter à la vivacité des mouvemens prussiens ; les Français, qui se piquent avec une sorte de justice de servir de modele aux autres nations, n'ont pas eu la vaine gloire de conserver leur ancien exercice, dès qu'ils en ont trouvé un meilleur ; & ce peuple toujours original a imité sans rougir tout ce qu'il a trouvé de supérieur dans cette partie de la tactique prussienne. Les Rois sont les hommes, & l'exemple du maître est le pre-

mier précepteur des nations.

R O M A I N S.

Nom jadis fameux, qui semblable aux anciens monuments qu'on retrouve dans Rome, n'a plus que les débris de son antique splendeur. M. de Voltaire, en comparant dans l'immortel poëme de la *Henriade* l'ancienne Rome avec la nouvelle, dit fort élégamment :

Un Pontife est assis au trône des Césars.

Et plus bas

*Des Prêtres fortunés foulent d'un pied
tranquille*

*Le tombeau des Catons & la cendre
d'Emile.*

Le vrai Dieu y a remplacé les idoles du paganisme, mais des hommes foibles & mous ont succédé aux héros de l'Univers : de ce Sénat auguste d'où l'on dictoit des loix à tous les Monarques de la terre, on expédie aujourd'hui des indulgences aux nations ; des Cardinaux efféminés habitent les palais de Brutus, de Cassius & d'Antoine : de mauvais faiseurs de sonnets occupent les maisons de Virgile & d'Horace ; des Princes ignorants dorment sous l'aigle don de la mollesse dans l'appartement de Mécène ; des soldats qui fuient à l'aspect d'un fusil, remplacent les légions vétéranes ; & un Praticien bavard écrit des sottises sur la table où Cicéron composa ses Catilinaires.

Sur ces théâtres fameux, où les Ediles donnoient au peuple des spectacles brillants, on voit aujourd'hui des malheureux qui ont renoncé au plaisir de créer leurs semblables pour acquérir le triste talent de chanter en *fausset*, ou de demander d'une voix efféminée des faveurs dont la jouissance leur deviendrait non-seulement inutile, mais à charge. O Rome ! où donc es-tu, demande un Philosophe en cherchant cette ville dans elle-même ? Le courage y est énérvé, les arts y chancellent, & la mollesse du Conclave y a remplacé la grandeur du Sénat.

RUSSES OU RUSSIENS.

Voici encore une nation qui doit son éclat & sa consistance à un grand Prince. Pierre I. dont le nom à jamais mémorable sera consacré dans les fastes de tous les peuples, s'aperçut que lui & ses sujets étoient des barbares ; il osa essayer d'en faire des hommes, & il y réussit.

Ce Czar, après avoir été *Darius*, luttant en vain contre l'*Alexandre* du Nord, devint lui-même cet Alexandre ; mais supérieur à *Charles XII*, il préféra la réputation d'un héros qui fait vaincre à la renommée d'un aventurier qui court le monde sans projet décidé.

Les Lettres & les Arts que Pierre le Grand apporta de la France, de la Hollande, de l'Angleterre & de l'Allemagne dans son

pays, y croissent à l'abri du trône qui les protège; & dans une cour où l'on savoit à peine, il y a cent ans, qu'il existoit une langue française, on y parle à présent cette même langue avec autant de pureté qu'à Paris.

Le Russe est courageux; & quand il est bien conduit, il brave tous les dangers; il aime l'honneur, & sur-tout depuis qu'il est policé & qu'il fait jusqu'où il peut atteindre. Il est bien glorieux au célèbre *Huet*, Evêque d'Avranches, d'avoir prédit soixante années auparavant la splendeur actuelle de la Russie, si jamais elle avoit à sa tête un souverain qui eût l'ame élevée. Pierre I. a accompli la prédiction, & la Russie, presque inconnue jadis en Europe, joue maintenant un des premiers rôles sur le vaste théâtre des nations.

Le Russe est grand & magnifique; le luxe qui regne à S. Péteribourg éclipse le faste de toutes les autres cours; gouverné par une Impératrice qui réunit la sagesse à la clémence, le Russe est fidèle à ses maîtres; & si trois trahisons successives ont éclaté depuis quelque temps dans cet empire, ce sont les crimes de trois particuliers, d'après lesquels il ne faut point juger toute une nation.

S A V O Y A R D S.

Cette nation est laborieuse, brave & fidèle; la sécheresse & l'aridité de son climat, force presque tout ce qui est peuple à chercher les moyens de subsister sous un

ciel plus doux. Il y a peu de villes en France où l'on ne trouve des Savoyards qui ont fait des fortunes brillantes ; presque tous ont commencé par la marmote ou par la lanterne magique. Je connois des millionnaires de cette nation que j'ai vus débiter par vendre des peaux de lievre , & ces hommes sont bien estimables, si, comme je le crois, ils doivent leur fortune à l'industrie & à la probité.

Le Savoyard est sans contredit le meilleur soldat de toute la domination du Roi de Sardaigne ; je n'en excepte pas même le Sarde qui seroit aussi séditieux que le Corse, si l'administration de Charles-Emmanuel n'étoit pas fondée sur l'austère équité ; le Savoyard attaque, se rallie avec impétuosité, pourvu que ceux qui le conduisent l'animent par l'exemple ; adieu le courage, s'il perd de vue ses Officiers.

Quelque triste que soit son pays, il aime à y vivre, avec la fortune qu'il a faite ailleurs, quand un établissement, qui entraîne des suites, ne le force point de rester dans les lieux où il s'est enrichi.

On a évalué à dix mille louis d'or le montant des sommes que les *décroteurs*, *porteurs d'eau*, de *curiosités*, *ramoneurs* & *joueurs de vielle*, emportent toutes les années de la seule ville de Paris ; calculez par proportion, & vous verrez que la France nourrit & même enrichit la Savoie ; la simplicité frugale de cette nation permet qu'on risque l'expression.

S A X O N S.

Ce peuple est celui de toute l'Allemagne qui est le plus délié ; aussi les Saxons sont appelés les *Gascons* du Nord ; leur idiome même se ressent de la politesse qui les caractérise , & la langue allemande respire en Saxe une pureté que les autres nations ne connoissent point. Le Saxon est fastueux ; ami du luxe , il aime à être remarqué , & il ne veut guere passer pour Allemand ; il est brave , & la protection singulière que le Comte de Bruhl , premier Ministre , accorde aux Arts & aux Lettres , y encourageoit tous les talents , avant que les armes prussiennes fissent de ce pays charmant un lieu de désolation. La Porcelaine de Saxe le dispute à celle de la Chine à beaucoup d'égards , & l'emporte par sa couleur sur celle de Vincennes , transportée aujourd'hui au village de Seve ; la Saxe brilloit aussi par des manufactures utiles ; il faut espérer que la paix , dont toute l'Europe a besoin , ramènera en Saxe les Muses & les Arts éplorés.

L'Auteur de l'*Histoire des Grecs* prétend que les Saxons & les Piémontois ont été les premiers qui ont introduit dans le jeu l'art dangereux de fixer la fortune ; je ne fais si M. *Ange Goudard* a des preuves de ce qu'il avance , mais je crois qu'il auroit été plus prudent de supprimer ce trait de son livre , utile d'ailleurs.

S U I S S E S.

M. de Voltaire a mieux connu les Suisses dans le Poëme de *Fontenoi* que dans celui de la *Henriade* ; & je vois toujours avec douleur que dans les éditions qu'on fait journellement de ce dernier ouvrage, on laisse ces deux vers en parlant des Suisses :

*Barbares dont la guerre est l'unique
métier,*

*Et qui vendent leur sang à qui veut le
payer.*

Il ne faut connoître ni la Suisse, ni l'esprit de cette nation pour la peindre ainsi. M. de Voltaire, qui vit aujourd'hui sur les frontieres de cette république heureuse, doit s'appercevoir que la Suisse ne fait pas *son unique métier de la guerre*, puisqu'au milieu de tous les troubles qui agitent l'Europe, elle a l'art de jouir du calme le plus profond ; la Suisse d'ailleurs riche de son propre fonds & de son commerce, qui y est très-considérable, aime les arts & les cultive avec goût ; il y a dans la ville de *Basle* une Académie des Sciences & des Professeurs respectés de toutes les nations éclairées. Et on n'en impose point au public, quand on remarquera que les prix de Physique proposés par la célèbre Académie des Sciences de Paris, sont très-souvent remportés par des Suisses ; & cette compagnie savante se glorifie d'avoir plusieurs membres de cette nation qui lui font honneur. M. de Voltaire, qui fait tout cela aujour-

d'hui, rectifiera sans doute, dans la première Edition qu'il nous donnera de la Henriade, deux vers qui offensent une nation respectable.

Mais comment ce grand homme, qui a lu tous les ouvrages estimables, peut-il encore traiter les Suisses de *barbares*, s'il a parcouru, comme je ne puis en douter, l'*Histoire Militaire* de ce peuple, que M. le Baron de Zurlauben a publiée il y a quelques années : il a dû y voir des hommes & des héros qui ont maintenu plus d'un Souverain sur le trône de ses peres.

Le Poëte français en disant,

Et qui vendent leur sang à qui veut le payer,

a voulu, du moins il me le paroît, faire un crime aux Suisses de ces capitulations qu'ils font avec la plupart des Monarques & autres Princes de l'Europe ; si M. de Voltaire pense ainsi, il ignore que ces hommes que les cantons fournissent aux différents états, forment tout à la fois une correspondance utile & honorable. En effet, un Suisse bien né, qui veut connoître l'art dangereux, mais nécessaire de la guerre, ne peut guere se former dans un pays qui, grâce à sa modération & à la sagesse de son gouvernement, jouit presque toujours d'une paix profonde ; il faut donc que pour s'instruire il passe au service d'une Puissance étrangere ; il traite alors avec elle de l'agrément de lever un régiment, & cet

arrangement place avec gloire cette partie de la jeunesse qui ne se destine point à l'administration de la Justice, au ministère des Autels, ou aux diverses branches du gouvernement ; le nombre de recrues qu'on fait toutes les années en Suisse, & qu'on verse dans les différents pays où le service attache cette nation, ne nuit point à l'état ; les villes n'en sont pas moins peuplées d'artistes utiles, & les campagnes remplies d'heureux cultivateurs, qui jouissent d'un bien-être que le paysan ne connoît guere que là & dans la Hollande.

Ainsi cette jeunesse qui sort tous les ans des Cantons, loin de leur préjudicier, diminue la consommation qui se feroit dans le sein de chaque famille, & met par conséquent les peres de ces familles dans le cas de vendre ailleurs ce superflu que l'absence de leurs enfants leur laisse. Il y a plus, les Suisses que l'honneur guide plus que l'intérêt, ont des clauses dans toutes leurs capitulations, qui non-seulement ne les assujettissent point à combattre contre leur gloire, mais qui les mettroient à même, en cas d'événement, d'opposer leurs guerriers à ceux mêmes qui les ont formés.

L'empressement de tous les Souverains à avoir des soldats de cette nation, fait le plus bel éloge de leur valeur.

De ce vieux proverbe qui dit, *point d'argent, point de Suisse*, on a voulu conclure que le Suisse faisoit tout pour de l'argent ; sans doute & il fait là-dessus ce que font tous

Ies peuples de la terre; qu'on aille demander au Landgrave de Cassel, au Duc de Wittemberg & à quelques autres Princes d'Allemagne des troupes sans argent, on répondra, *sans argent point de Hessois, point de Wittemburgeois*, & on aura raison; mais cette conduite ne donne pas le droit d'imaginer que le Suisse sacrifieroit son honneur à l'argent; il en est généralement incapable; il est fidele jusqu'au scrupule, & c'est de-là que la garde de la porte des hôtels des Princes & des Grands fut confiée dans les temps de troubles à des hommes de cette nation, fermes & incapables d'introduire chez leurs maîtres ceux du parti contraire. Ce qui fut imaginé pour la sûreté des particuliers, est devenu depuis & dans des temps plus tranquilles une marque d'honneur & de distinction, & un simple Gentilhomme qui n'est point tiré, n'a pas le droit d'avoir un Suisse à sa porte.

Le Suisse est très-industrieux, & peu de nations connoissent aussi bien que lui la vertu des *simples*; on lui reproche, non sans quelque raison, d'être obstiné & peu sôbre.

T U R C S.

Le sentiment général du petit peuple de l'Europe est de croire que les Turcs sont des barbares; rien de plus injuste que cette idée; & si on en excepte ceux qui habitent les côtes de l'Afrique, à qui j'avoue qu'il est peu sûr de se fier, le Turc est humain & honnête, relativement aux nations avec les-

quelles il commerce; j'avoue aussi que l'on ne doit point s'attendre à trouver de pareils sentimens chez ceux dont le métier est d'armer en course pour chercher les moyens de *rapiner* & de faire des esclaves; l'humanité & l'honneur ne sont que très-rarement l'apanage de ces écumeurs de mer; d'ailleurs la croyance des Musulmans est telle que, dévoués entièrement à leur Prophete, ils ne pensent point que les Chrétiens sont des hommes, & leur proverbe général avec les Européens, à qui ils parlent toujours en langue franque est *Christian starcan*, c'est-à-dire un Chrétien n'est qu'un chien; on juge bien qu'avec de pareils sentimens les Turcs ne doivent pas beaucoup ménager des êtres à qui ils ne supposent que de l'instinct.

Le Turc n'a pas une valeur décidée par le courage, & il n'est brave que par les préjugés de sa religion, ou par l'aliénation de sa raison; cela m'étonne d'autant plus, qu'en relisant l'Alcoran à propos de ce tableau des nations, j'ai vu que l'espoir d'une autre vie devoit, par la politique du Prophete, encourager les Musulmans à braver la mort. Courbé sous le joug du despotisme, le Turc est ignorant par devoir, hypocrite sans approfondir sa religion, & intempérant plus par goût pour le vin que par un désir décidé de violer la loi; on boit communément du vin en Turquie, mais on le boit dans le secret; or concluez delà qu'une nation qui viole secrètement sa religion dans un point qui lui paroît onéreux,

ne suit les autres que par hypocrisie, ou avec cette obéissance aveugle qu'entraîne le despotisme, qui est répandu également sur la religion & le gouvernement de l'empire Ottoman.

ÉVÉNEMENTS politiques, anecdotes & critiques de tous les mois de l'année 1761.

J A N V I E R.

DIspute pour un honnête Evêque mort en odeur de sainteté. Le Pape veut, les Jésuites s'y opposent, sous le prétexte très-légitime qu'on ne peut pas être saint, comme *Jean Palafox*, quand on a cru que les Jésuites pouvoient persécuter la vertu, maîtriser les Rois & enseigner des erreurs; mais la *Compagnie de Jesus* ressemble à *Cottin*, qui traitoit d'hérétiques & de mauvais Citoyens tous ceux qui ne l'approuvoient point.

*Qui méprise Cottin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cottin, ni Dieu, ni foi, ni loi.*

Le Jésuites surpris que le Roi d'Espagne demandât avec instance qu'on décernât les honneurs de la béatification au vénérable Evêque d'*Osma*, ont crié au voleur. Le Pontife romain a dédaigné leurs clameurs, & la société forcée dans peu d'adorer l'image de celui dont elle a flétri les écrits, a pris le parti que ses institutions secrètes lui

dictent, en félicitant publiquement à Rome le Ministre de sa Majesté Catholique sur la béatification de Palafox, & en protestant dans un conciliabule que ce S. Evêque seroit mis par tous les Jésuites au rang des pros crits, dont un honnête homme ne peut chommer la fête. C'est ainsi que ces Peres accommodent la religion à leur politique, & c'est d'eux qu'on peut dire dans une circonstance aussi frappante que celle-ci :

Le ciel est dans sa bouche, & l'enfer dans son cœur.

J'entends toujours avec scandale tous les prétendus *bons mots* qu'une intempérance excessive lâche contre les saints dont le Pontife romain garnit nos Almanachs, à la grande satisfaction des citoyens indolents, & des Moines intéressés ; on connoît le mot fort indécent de M. de * * *, lorsqu'on lui apprit qu'on venoit de mettre au rang des saints *François de Sales*, Evêque de *Geneve*, il dit : *je ne suis pas fâché de sa petite fortune, mais il me trichoit au piquet*. De pareilles hardiesses ne devroient pas être permises ; mais pourquoi faut-il que de vieux Cardinaux aient eux-mêmes donné le premier exemple de cette licence criminelle ? On n'a pas oublié les paroles de cette Eminence qui depuis long-temps impotente dans son lit, demanda quelle cérémonie annonçoit le son des cloches ; son premier Camérier lui répondit qu'on alloit célébrer la béatification de *tels & tels* : ah !

s'écria le Cardinal qui avoit passé sa jeunesse avec eux : *questi nuovi santi mi fanno molto dubitare di antichi*; cela veut dire, ces nouveaux saints-ci me font bien douter des anciens.

De pareilles indécences nuisent beaucoup au sacré calendrier, que tout homme ami de l'infailibilité devoit respecter, comme on respecte les choses reçues sans les approfondir : *heureux ceux qui croient & qui ne cherchent point les motifs de leur croyance* ? Beati qui, &c.

Tandis qu'une foule d'insectes s'acharnent impitoyablement à dégrader le *Virgile* de la France dans de gros volumes qu'on ne lit point, & de petites feuilles qu'on méprise, Milord *Littelon* vient, dans des dialogues dignes de ceux de *Lucien* & de *Fontenelle*, de faire le plus grand éloge de M. de Voltaire. Un Anglais rendre justice à un Français ! cette époque est intéressante dans l'empire littéraire.

Un Notaire de Valenciennes casse dans le même mois, dans la boutique d'un Libraire, un mariage contracté à Bruxelles dans l'antichambre d'un Auteur, quoique ce mariage ait été annoncé au Pape régnant; cette affaire qui a eu des suites à Paris, trouvera place ailleurs.

F E V R I E R.

Les querelles continuent à Rome & à Lisbonne; le Chef de l'Eglise romaine, qui doit prêcher la paix, pourroit sacrifier quel-

ques-unes de ses prétentions & rendre le calme à un royaume que deux tristes fléaux ont désolé, *les tremblements de terre & les Jésuites.*

Grande promotion d'Officiers généraux en Espagne, qui sert de pâture au nouvel-liste que l'hiver rend oisif : on écrit ; le Ministre d'une puissance redoutable voit plus loin que les Gazetiers ; il fait son plan, qu'en résultera-t-il ? le moment auquel il le proposera, pourroit bien être celui de sa chute.

Les mutineries des Parlements continuent en France, où l'on ne punit pas assez le ton de ces petits-Maîtres à longue crinière qui veulent partager l'autorité souveraine, & croient être les émules des Pairs de la Grande-Bretagne, tandis qu'ils ne sont que des hommes qui ont acheté du Prince le droit de prononcer en son nom, & autant qu'il le jugera à propos, sur la validité d'un mariage, ou la nullité d'un testament.

Mort d'un grand homme qui avoit par fois le défaut de se livrer trop aux petites choses, & la manie de protéger au hazard des intrigants qu'il prenoit pour des hommes à projet, qui souvent ne valent pas mieux ; on lui a reproché dans sa patrie & chez les étrangers une passion affectée d'innover & de détruire tout ce que ses prédécesseurs avoient fait, & on l'a mal connu ; ce qu'on a pris pour de l'amour-propre ou de la singularité, étoit l'effet d'un zèle qui souvent a pu se tromper, il est

est vrai, mais qui avoit des vues droites qui respiroient le bien de l'état. Un Inigiste, bavard éloquent, a prononcé l'oraison funebre du mort, & il a été payé pour cela.

Un grand Poète retiré dans ses terres... *les terres d'un Auteur*, l'expression n'est pas commune, elle commence à M. de Voltaire, & si tous ces messieurs me ressemblerent, elle finira à lui; ce Poète a donné un asyle à la petite niece du fondateur de la scene française. Mademoiselle *Corneille* a été enchantée de sortir de la misère; les honnêtes gens ont applaudi à ce bienfait; Fréron a écrit contre, personne n'a daigné le lire, & chacun a fait son métier.

Beaucoup de rumeurs à Constantinople; Malte a l'air d'être effrayée, & tirera parti de ses craintes: au reste les politiques parient que les menaces du Grand-Seigneur n'auront aucun effet; ce sera l'accouchement de la montagne.

Ecrit scandaleux qui attaque tous les représentants du S. Siege dans les cours étrangères; on le brûle à Rome, le scandale augmente & les éditions du livre se multiplient. Veut-on faire oublier un ouvrage? la saine politique veut qu'on n'en parle pas. Un écrit qu'on brûle, ressemble au *phénix*, il renaît de sa cendre: ou, si vous voulez une abondance d'érudition, je dirai que c'est la tête de l'hydre, plus on en coupe, plus il en renaît.

Un jeune Auteur publie un ouvrage sur la déclamation théatrale, dans lequel vou-

lant rassurer les Comédiens qu'une injuste
préjugé flétrit en France & dans quelques
autres pays, il leur parle ainsi :

*Ne craignez plus l'affront d'un préjugé
honteux ;*

*Le Français, plus instruit, enfin ouvre les
yeux :*

*S'il outragea votre art, il en rougit encore :
Pourroit-il avilir des talents qu'il adore ?*

*Je sais qu'un sage illustre, un mortel re-
nommé (a)*

*Qui hait tous les humains, lorsqu'il en est
aimé ,*

*Du fond de sa retraite où l'Univers l'of-
fense ,*

*A fait tonner sur vous sa farouche élo-
quence :*

*Je sais que son ennui dans ses tristes loisirs,
Voulut empoisonner nos plus nobles plai-
sirs :*

*Je n'ose le combattre , & ma muse in-
certaine*

*Respecte, en le blâmant, ce nouveau Dé-
mosthène ;*

*Cependant contre lui je veux vous rassurer.
Un sage n'est qu'un homme, il a pu s'égarer.*

Je désire, par le goût que j'ai pour le théa-
tre, que M. Dorat, Auteur de ces beaux
vers, fasse abjurer ce préjugé funeste qui
condamne trop rigoureusement ceux qui
servent aux plaisirs des honnêtes gens.

(a) M. Rousseau de Geneve.

Le Pape qui vouloit un saint dans sa famille, en a fait un du Cardinal *Barbarigo*, son grand oncle maternel, son compatriote, & son prédécesseur à l'évêché de Padoue; mais sa Sainteté ne voulant pas sans doute que les impies & les incrédules, dont le nombre augmente dans ce siècle corrompu, osassent attribuer les honneurs qu'elle décerne au Cardinal *Barbarigo*, à des motifs d'amour-propre ou d'intérêt, dont le Vicaire du Christ ne peut être susceptible, elle a daigné rendre publics les miracles que le nouveau saint a faits; & leur réalité bien constatée justifie la pureté des intentions du souverain Pontife, & affermit la certitude où seront les fideles de ne point invoquer en vain le vénérable *Barbarigo*.

Le Pape auroit mis le comble aux belles actions, si au lieu de faire grace à un Chartreux Génois qui avoit été condamné le même mois à perdre la tête comme assassin, il avoit permis qu'on trainât sur l'échafaud un malheureux qui avoit souillé la dignité de son caractère.

Promotion nombreuse à Turin; conjectures des politiques qui pourroient se réaliser: le Roi de Sardaigne est assurément un des héros du siècle, & il joint à ce titre un esprit droit qui ne laisse échapper aucune circonstance utile.

Autre promotion d'Officiers Généraux en France; ne pourroit-on pas dire d'eux,

multi electi , sed pauci vocati ?

On augmente la biere à Londres; la populace se mutine, elle force les caves des brasseurs, boit, s'enivre, dort & oublie tout.

Les Libraires Français publient une nouvelle édition de *Moréry*; le Maréchal de Thomond, Vicomte de Clare, surpris de trouver l'article généalogique des Lords *Lismore* ajouté à celui de sa maison, s'en est plaint au Roi, & a impugné de faux cette généalogie: Sa Majesté n'a pas voulu prononcer sur cette affaire, qu'auparavant les Juges du royaume d'Irlande établis pour en connoître n'aient décidé. Milord Lismore, Colonel d'un régiment Irlandais au service de France, soutient son nom, le porte, & paroît attendre sans inquiétude l'Arrêt des Juges d'Irlande; la mort du Maréchal pourroit bien laisser cette question indécise.

M. Laurent célèbre Machiniste, opere un miracle de mécanique, en rendant à un soldat invalide, dont le bras avoit été emporté d'un coup de canon, un bras postiche qui se meut à la volonté de celui qui le porte; son action ne dépend d'aucun ressort, & la facilité de son jeu va jusqu'à écrire fort lisiblement. Un Poëte vient de chanter ce nouveau *Prométhée* qui ravit aux dieux le feu du ciel; l'Angleterre & le Roi de Prusse ont tâché tous deux d'attirer près d'eux M. Laurent, qui a refusé avec respect leurs offes avantageuses; c'est à propos de ce refus digne d'un citoyen, que le Poëte dit:

*Envain ce Peuple fier, jaloux de nos succès,
Le rival & sur-tout l'ennemi des Français,
En vain ce Roi fameux par les arts & la
guerre,*

*Qui tour à tour instruit & ravage la terre,
Espéroient à prix d'or acheter ton secours,
Tu dois à ton pays ton génie & tes jours.*

A V R I L.

Un grand Roi environné d'ennemis puissants cherche à les inquiéter par une alliance avec la Porte, les partisans de ce Monarque prennent le change sur cette convention, & peut-être n'en pense-t-on pas plus sagement ailleurs; la vérité est que ce traité, tel qu'il soit, n'est pas mal-adroit dans les circonstances présentes.

Députation de six nobles Génois en Corse; tentative inutile; ce n'est pas les esprits qu'il faut concilier, c'est le vice du gouvernement qu'il faut changer; ce sont des esclaves qu'on doit rendre libres, mais cette opération ne peut être l'ouvrage des Génois qui perdront cette isle à la paix, & qui n'en seront que plus heureux.

Troubles à Neuf-Châtel pour la religion; un Pasteur nommé M. *Petit-Pierre* s'étant avisé de soutenir que les peines de l'enfer n'étoient point éternelles, des Ministres éclairés se sont soulevés contre cette proposition, qui ne seroit consolante que pour les libertins; de prétendus défauts de formalités ont donné quelques par-

risans à l'Apôtre de la nouvelle doctrine, le Roi de Prusse, dont l'esprit philosophique saisit tout, a fait publier dans ses principautés de Neufchâtel & de Valangin un décret qui a pour objet d'assoupir une affaire qui de la religion passeroit bientôt aux objets les plus importants de l'état, si la sagesse n'arrêtoit les progrès de la contagion.

Dire que les peines de l'enfer ne sont pas éternelles, c'est bouleverser le système de tous ceux qui croient à l'immortalité de l'ame : *récompense éternelle*, voilà le ciel, *peine intermédiaire*, voilà le purgatoire, *peine éternelle*, voilà l'enfer ; ainsi les Chrétiens, & même ceux qui ont le malheur de ne l'être pas, croient au moins au ciel & à l'enfer, & dans cette idée, les récompenses & les peines doivent être éternelles. Un prétendu esprit-fort disoit au célèbre Fontenelle que tout étoit détruit avec nous ; *non-seulement*, répondit ce Philosophe, *je ne le crois pas, mais j'en serois fâché, car si je n'avois pas le bonheur que j'attends, j'aimerois mieux souffrir que d'être anéanti, parce que souffrir c'est exister, & c'est toujours être.*

Mort de mademoiselle Woffington célèbre Actrice de Londres dans la tragédie ; rivale à tous égards de notre fameuse *Lecouvreur* : c'est à l'Actrice Anglaise que l'armée britannique qui sert en Allemagne sous les ordres du Prince Ferdinand, le disciple & l'émule de Frédéric, doit la souscription volontaire établie à Londres.

& dans plusieurs villes du royaume, pour lui procurer des secours & alléger l'état; cette Actrice fameuse a légué par son testament tout son bien à un Officier Général; ce dernier trait rappellera ce que la *Lecouvreur* fit pour le Maréchal de Saxe.

J'aurai vainement mis ces deux exemples sous les yeux des Actrices, leur plan est opposé au système de leurs devancières, & je crois, s'il faut parler vrai, que le métier d'une Comédienne qui se pique de bien jouer ses rôles, est de ruiner un homme plutôt que de l'enrichir.

M A I.

Promotion à Londres de divers Officiers Généraux; que conclure delà? Rien, sinon qu'on a besoin à Londres d'Officiers Généraux, parce qu'on ne peut pas les prendre toujours en Allemagne.

De prétendus Prophetes jugés à Cologne avec une clémence qui peut autoriser l'audace & l'impiété; à en croire ces imbécilles, animés par les Jésuites, disent les ennemis de cette Société, le Turc sera Catholique en 1766; l'Angleterre anéantie sous les eaux trois jours après; l'Afrique, l'Asie, & enfin les Synagogues de tout l'Univers reconnoîtront le Christ à la fin de la même semaine; le fameux Pere *Pichon*, mort de chagrin d'avoir vu brûler ses livres, paroîtra & fera des miracles à tout venant beau jeu; la terre tremblera dans toutes ses parties cinq ou six mois après; le soleil, la lune & les

étoiles tomberont en 1770, & le monde périra par les flammes en 1771, après avoir été un an dans les ténèbres. Peut-on nier que ces gens, qui n'ont pas prophétisé l'expulsion des Jésuites du district du Parlement de France, la mort de Gabriel *Malagrida* Religieux de la même secte, la chute du *Journal du Commerce*, l'envoi de *Fréron* à *Bicêtre*, la défense du *Colporteur* à Bruxelles, étoient de grands fots; puisque tout ce que je viens de rappeler alloit sans dire. Peut-on oublier que ces *escrocs* n'aient été condamnés qu'au plaisir de faire dans une voiture commode le voyage d'Italie, pour aller respirer un air doux & serain, sous le prétexte d'aller demander pardon au Pape?

Les Jésuites, *Négociants* les plus redoutables de l'Europe, perdent leur fameux procès occasionné par les lettres de change du Pere la Valette, un des *intrigants* de la Société; ce coup prépare leur ruine.

Le Sr *Palissot*, Auteur avili dont nous aurons le malheur de parler dans plus d'un ouvrage, ayant été invité de ne plus écrire par l'épigramme suivante :

*Beau perroquet, babillard en délire,
Sois honnête homme ou bien cesse d'écrire.*

Il y a répondu par la piece qui suit; je la rapporte avec d'autant plus de plaisir qu'elle est vraie à tous égards.

*Vous pouvez bien, censeur atrabilaire,
Contre mes vers exercer vos rigueurs,
Vous*

Vous pouvez m'envoyer, avec cent plats au-
teurs,

Barboter dans la fange où croupit la Mor-
lière,

Mais vous n'étendez pas vos droits
Jusqu'à pouvoir me forcer au silence.
Perdez-en la vaine espérance,
Et bornez vos injustes loix.

Vous ne contraindrez point mon indocile
verve ;

Malgré Phébus, malgré Minerve,
J'ai bien rimé, jugez, censeur jaloux,
Si je rimerais malgré vous ?

Le même sieur Palissot, qui, pour la première fois, s'est rendu justice dans cette réponse modérée & sage, n'a pas été épargné davantage ; & un de ses bons amis, instruit qu'il avoit proposé au Libraire *Duchefne* de faire un corps complet de tous ses ouvrages, sous le titre modeste d'œuvres de noble *Charles - Arnoud Palissot, dit Montenoi, Distributeur & Colporteur privilégié des Gazettes étrangères dans la ville de Paris, & le reste du royaume* : ce Poète piqué de l'assassinat que ce barbouilleur méditoit, en faisant imprimer ses bavardages assommants, fit cette épigramme :

Palissot, de ses vers en formant un
recueil,

A ces pauvres défunts veut-il rendre
la vie ?

Non, hélas ! il n'a d'autre envie

Que de les réunir dans le même cercueil.

Il parut dans ce même mois un poëme sur la mort de l'Amiral *Bing*, que tout l'Univers n'a pas jugé avec autant de sévérité que les Anglais ; cet ouvrage , fait un peu après coup , est de M. de *Sinmore*. M. de Voltaire à qui l'Auteur en a adressé un exemplaire , lui a écrit la lettre suivante ; les expressions en sont remarquables , je les garantis sans les adopter , parce que je m'imagine que les Anglais ont jugé Bing d'après le code maritime de leur nation.

Je suis d'autant plus sensible à votre ouvrage que j'avois fait ce qui étoit en moi pour sauver la vie à cet infortuné ; je lui avois envoyé les témoignages de M. le Maréchal de Richelieu & de nos marins , qui tous le justifioient ; mes soins , dont il m'a témoigné sa reconnoissance en mourant , n'ont servi qu'à rendre sa condamnation plus injuste.

VOLTAIRE.

Je répète que je ne prononcerai point sur ce dernier fait ; mais cette lettre de M. de Voltaire me paroît curieuse à bien des égards ;

J U I N.

Le siege d'une isle importante fixe l'attention de l'Europe , & sur-tout des Français & de leurs rivaux ; les novellistes du Palais - Royal parient qu'on ne prendra point cette place : les bavards des cafés

de Londres soutiennent le contraire, & les troupes des deux nations font tout ce qu'elles peuvent pour faire gagner leurs partisans ; le moment de faire passer des secours aux assiégés n'est pas saisi avec assez de justesse, & l'isle, après une vigoureuse défense, se rend.

Lorsque le Général *Blakeney* rendit *Minorque*, dont les ouvrages importants & décisifs n'étoient pas entamés, on lui éleva une statue à Dublin ; que fera-t-on au Chevalier de sainte Croix ? on l'estimera assez pour l'opposer de nouveau aux Anglais, & cette distinction vaudra bien la statue de l'Irlande.

Un Avocat du Parlement de Paris est rayé du tableau pour avoir soutenu dans un gros livre, que les Comédiens ne doivent point être regardés en France comme *infames* : si quelqu'un lit dans cent ans la flétrissure faite à cet Avocat, & qu'il ne retrouve aucun de nos livres, il croira avec raison que les Français du dix-huitième siècle étoient des *barbares* ; si on avoit rayé du catalogue des Auteurs M. *Huerne de la Mothe* (c'est le nom de l'Avocat) pour avoir mal écrit son livre, on auroit eu raison ; mais on ne devoit pas le dégrader pour avoir soutenu la cause des Comédiens. Mademoiselle *Cléron* qui l'avoit engagé de publier cet ouvrage, lui a obtenu, après sa disgrâce, une pension de mille écus ; voilà ce que j'appelle des Actrices en crédit ; est-ce la sagesse qui donne ce pouvoir ? non parbleu ; en ce cas continuez, dociles

Actrices , sur le même ton.

J U I L L E T.

Ouvertures de paix; les succès enflent le courage du vainqueur, & la négociation finira par des politesses froides qui ne diront rien pour la paix.

Affaire manquée des deux parts; on s'en réjouira à Londres, & on ne s'en attristera point à Paris.

Le Marquis de *Ximenez*, connu par plusieurs ouvrages dramatiques, vient de faire graver à ses frais le célèbre *Montesquieu*, & a mis les quatre vers suivans au bas du portrait de ce grand homme:

*Les conquérants sont des orages,
Qui portent devant eux le désastre & l'effroi:*

*Ils passent, mais les loix & les leçons des
sages
Sont immortelles comme toi.*

Grande crise dans le grenier de *Fréron*; un Auteur piqué du mal qu'il avoit dit d'un de ses ouvrages, alla lui en faire des reproches amers; le faiseur de feuilles, qui vit dans les yeux de l'écrivain une envie de justifier son livre d'une façon singulière, lui dit, *monsieur, j'ai lu votre ouvrage avec fureur, parce qu'il est bon; je l'ai déchiré par la même raison; vous avez réussi, j'ai mordu, & nous avons fait tous deux notre charge.* L'Auteur désarmé par cette ingénuité fripponne, fit de grands éclats de

rire, Fréron habile à saisir le moment, ajouta : faites une nouvelle édition de votre livre, envoyez-m'en un exemplaire & deux louis, vous verrez si je sais louer. L'Auteur qui ne trouva point la proposition de l'argent aussi plaisante que le premier propos, pria Fréron de rétracter par écrit le mal qu'il avoit dit de son ouvrage & de terminer le billet par une promesse de le louer dans sa première rapsodie ; Fréron hésita, appella sa femme : celle-ci payée pour être plus agréablement ailleurs, ne put monter, & le pauvre diable fut forcé de signer le billet ci-joint.

Je soussigné conviens que c'est à tort que j'ai osé dire du mal de la belle ode de M. le Brun, Secrétaire de S. A. S. M. le P. de Conti, & je promets de la relire & de lui rendre justice. Fait à Paris le 19 juillet 1762. FRÉRON.

C'est aux étrangers à décider maintenant du cas qu'on doit faire des jugements de cet Aristarque.

A O U S T.

Le nouvelliste ne s'occupe plus ni de la Saxe où l'on ne fait rien, ni de la Silésie où l'on voudroit faire, ni de la Hesse où l'on ne fera pas grand'chose. Un Arrêt célèbre, rendu par le premier Parlement de France, absorbe toutes les autres nouvelles, & les Jésuites, que le malheur poursuit, viennent d'être condamnés à renoncer à

leurs statuts, c'est-à-dire, à leur ambition & à leurs vices ; l'affaire deviendra sûrement générale pour la sûreté des Souverains & le bonheur des peuples.

Etablissement d'une *Gazette de santé* : cet ouvrage me paroît d'autant plus ingénieux que tous les propos des médecins ressembleront assez à ceux des *Gazettes* : *autant en emporte le vent.*

Histoire des Filles galantes de Paris, petit in-12 de 200 pages, on voit en lisant cet ouvrage que l'Auteur n'a connu que son quartier, ou peut-être que la maison qu'il habite. Peut-on mettre en deux cens pages un livre qui formeroit seul une collection assez étendue pour composer une bibliothèque, je ne parle pas même des filles de théâtre ; le droit de monter sur les planches leur donne le privilège d'être libertines avec aisance ; mais je veux désigner ces créatures charmantes qui arrivant de leurs provinces en casaquins par le coche, débute chez les *Paris*, & les *Florence*, y font fortune sous le nom de belles malheureuses, & finissent par dire *mes gens, mes chevaux, mon hôtel.*

S E P T E M B R E.

On rompt les négociations pour la paix ; les députés respectifs des cours de Versailles & de Londres retournent dans leur patrie honorés de l'estime des Ministres avec lesquels ils ont traité, & l'avantage d'avoir vu du pays.

Un artiste bien convaincu que rien n'est
si fou que le peuple parisien, vient de gra-
ver une estampe qui représente ces fameux
boulevards où chacun va traîner l'ennui
dans des chars dorés ; on lit avec plaisir
les vers suivants au bas de cette estampe :

*Que j'aime à contempler sur ces remparts
charmants*

*Le caprice du jour & les hommes du temps !
J'y vois au fond d'un char la stupide opulence
A peine d'un regard honorer l'indigence ;
J'y vois le Financier trancher du mon-
seigneur,*

*La coquette aux yeux faux, la prude au
ris moqueur.*

*Sur un courfier fougueux paroît l'étour-
derie ;*

*Tout auprès marche à pied le sage qu'on
oublie.*

*Ces différents objets dissipent mon ennui.
Suivons-les, mais de loin, c'est la mode
aujourd'hui :*

*Elle fut de tout temps ; à l'aimer tout m'en-
gagé ;*

*Qui l'introduit est fou ; qui la fuit n'est
pas sage.*

Il falloit un pendant à cette estampe, &
le même artiste l'a fait en gravant le ta-
bleau des *portraits à la Silhouette* ; cette
seconde estampe ne le cede pas à la pre-
miere, tant pour la correction du dessein que
pour l'attitude des personnages ; on lit au
bas ces huit vers.

*Si ces nouveaux portraits , enfants nés
du caprice ,*

*Du vulgaire aveuglé pouvoient rompre
l'erreur ,*

*On ne le verroit pas , vil esclave du vice ,
Condamner en autrui les défauts de son
cœur.*

*Mais pourquoi le blâmer ? la mode l'auto-
rise.*

*Quand avec tout Paris il admire ces
fous ,*

*Et de les imiter qu'il paroît si jaloux ,
L'insensé ne voit pas qu'il fait une sottise.*

Ci ce sont-là les mœurs françaises , il faut convenir que l'Auteur ne peut être accusé d'avoir flatté. M. de Silhouette, en quittant le département des Finances, pouvoit bien s'attendre à être chansonné, parce que le Français est tout *vaudeville* ; mais il ne devoit pas s'imaginer qu'il seroit peint, ou pour mieux dire barbouillé en noir dans tous les appartemens de Paris ; on attribue cette méchanceté à un Fermier - Général dont l'effort d'une main trop active avoit été arrêté par l'ex-Contrôleur des Finances.

En Portugal on brûle le Jésuite *Malagrida* comme *faux-Prophete*, c'est-à-dire qu'on punit un fou ; la Société n'ayant pu recueillir ses cendres jettées dans le Tage, a donné dans son martyrologe une place au prétendu Prophete, & tous ceux qui sanctifient les Jésuites, sont prévenus qu'à com-

mencer au 20 septembre 1762, ils doivent
 Solemniser la fête du vénérable personnage,
 Confesseur & Martyr, *saint Gabriel Mala-*
grida, Apôtre du Portugal; les Souverains
 qui s'intéressent à leur gloire & à celle des
 Jésuites, devroient bien vuidier leurs états
 & augmenter le calendrier de ces révérends
 Peres de quelques nouveaux Martyrs de cette
 espece.

O C T O B R E.

Les amis & les ennemis d'un Ministre
 sont également fâchés de voir que celui-ci
 quitte le timon des affaires; on sème l'état
 d'écrits pour & contre; le résultat de tant
 de satyres & d'apologies fera que dans un
 mois on oubliera tout à la fois le Minis-
 tre, ceux qui l'ont insulté, & ceux qui ont
 voulu le venger.

Un Auteur dramatique qui a beaucoup
 de dettes & qui ne travaille pas assez,
 parce qu'il est toujours embarrassé de savoir
 où il dînera, a fait cette réponse plaisante
 à un ami qui le pressoit de donner une piece:

.....
Rien ne distrait de nos études .
Comme des dettes à payer ,
Et cependant il est prudent d'en faire ;
Car un Auteur qui de ses créanciers
Pourroit composer un parterre ,
Seroit plus sûr de ses lauriers
Qu'un prédicant de l'honneur de sa chaire.

N O V E M B R E.

Les armées respectives, lassées d'avoir ef-

fuyé des fatigues excessives, s'approchent, se mettent en bataille, s'observent, préludent & se séparent; presque tous les projets formés ont échoué; malgré cela, les partisans des Français, des Autrichiens, des Hanovriens & des Prussiens soutiennent que cette campagne est une de celles qui font plus d'honneur à leurs héros, & je le crois: ce n'est pas l'effusion du sang qui rend les Guerriers mémorables; la science de la guerre est vraiment celle du grand Turenne; je me souviens très-bien d'avoir entendu dire au Maréchal de Saxe que de toutes ses campagnes, celle de *Courtrai* étoit celle qui le flattoit davantage.

Un écrivain qui veut faire sa cour aux divinités de *Polymnie* & de *Terpsichore*, qui président à la musique & à la danse, vient de publier un ouvrage sous le titre de *Point de vue de l'Opéra*. Cette production qui pouvoit renfermer 45 volumes de galanteries scandaleuses, de fines escroqueries, & un catalogue raisonné de tous les bons mots que la *Cartouche* s'est fait mâcher pendant l'éternelle durée de sa carrière; ce livre qui auroit excité la curiosité de tout Paris, est une petite brochure qui ne contient que des éloges: louer est une grande mal-adresse de la part des Auteurs; voulez-vous plaire, il faut critiquer.

*La satire embellit les plus simples propos,
Et l'admiration est le style des fots.*

Un homme qui loue est sûr de n'être

approuvé que de celui qu'il flatte ; le destin d'un Auteur qui déchire est bien différent : & grace à la malignité du cœur humain , tous les lecteurs deviennent ses partisans ; j'en excepte ces sots illustres & ces petits esprits qui refusent de sourire aux bons mots d'un Ecrivain , parce que connoissant intérieurement leur nullité , ils craignent que quand l'Auteur les aura perdus de vue , il ne démasque leur stupidité arrogante , & n'amuse les autres à leurs dépens.

Le Point de vue de l'Opéra dit , que mademoiselle *Sallé* dansoit bien ; il devoit ajouter qu'elle étoit sage. M. de Voltaire , le chancre des graces , des vertus & des talents , lui avoit fourni matière à embellir son ouvrage de ce joli madrigal qu'il fit autrefois pour mademoiselle *Sallé* :

De tous les cœurs & du sien la maîtresse ,

Elle alluma des feux qui lui sont inconnus ;

De Diane c'est la prêtresse

Dansant sous les traits de Vénus.

L'Auteur du Point de vue continue en louant excessivement mademoiselle *Camargo* sur sa danse ; il auroit mieux parlé en disant qu'elle étoit la plus aimable sauteuse du monde. M. de Voltaire lui auroit encore fourni cette vérité dans ce parallele qu'il fait de *Sallé* & de *Camargo*.

*Ah ! Camargo , que vous êtes brillante !
Mais que Sallé , grands dieux ! est ravissante !*

*Que vos pas sont légers & que les siens
sont doux !*

*Elle est inimitable & vous êtes nou-
velle :*

*Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Graces dansent comme elle.*

L'Apologiste de l'opéra célèbre ensuite les talents de mesdemoiselles *Puvigné & Lionnois* ; mais il devoit dire que la première, froide & triste, ressembloit à *Vénus en bonnet de nuit*, & l'autre à une *Bacchante échevelée*.

Je suis fort enchanté de la justice qu'il rend à mademoiselle *le Maure* ; mais comme il ne faut jamais encenser les ridicules & les maniaques, il pouvoit finir le portrait de cette charmante Chanteuse, la première de l'Europe, en observant qu'elle n'avoit jamais su lire, que née avec peu d'esprit & une intelligence probablement infuse, elle étoit devenue folle à l'âge de 40 ans ; qu'en 1753 elle ne voulut point chanter chez madame la Dauphine, qu'on ne vînt la chercher à Paris avec un carrosse de cette Princesse ; qu'elle ne vit que de *mouton*, & que ne pouvant voir d'autres viandes sur les tables qu'elle honore de sa présence, il faut que tous les honnêtes gens qui ont envie de l'entendre, *se mettent au mouton* pour toute nourriture.

L'Auteur, en détaillant ces anecdotes minutieuses, mais singulières, auroit fait connoître cette fille extraordinaire à beaucoup

d'étrangers curieux de savoir les moindres particularités de la vie des gens à talents.

D E C E M B R E.

L'Amour & le jeu conduisent à la ruine, la ruine mene au crime.

Un homme abandonné d'une maîtresse qui n'aimoit que son argent, attente aux jours de cette créature ; un autre las d'aimer une aimable cruelle & de ne voir que des créanciers dans son antichambre, met en Italie un terme à sa vie, & meurt martyr, parce que par une mal-adresse assez singulière il préfère le fer à l'opium ; en voilà assez sur cette seconde anecdote ; l'autre trouvera une place plus étendue dans la première feuille de l'*Observateur des spectacles*, où elle doit nécessairement être encadrée.

Les conditions de paix proposées par une Puissance à une autre, ayant été rejetées, le peuple Français, frivole, aimable, léger, mais toujours *citoyen*, a jeté les hauts cris ; ses clameurs ne se sont point bornées à des bruits stériles, & une souscription pour augmenter la marine de ce royaume vient d'être ouverte avec le plus grand succès. Il est hors de doute que l'esprit patriotique, accru encore par les sacrifices que le Roi très-Chrétien vouloit faire, produira un bon effet, dont le résultat sera probablement de procurer une paix honorable & solide.

ANECDOTES sur les Ouvrages de
quelques Gens de Lettres vivants.

V O L T A I R E.

TOut le monde sait que la passion la plus vive que ce Poëte ait eue dans le cœur , est celle dont il a brûlé long-temps pour madame la Maréchale de ***. C'est dans les premiers moments de son amour qu'il commença la *Henriade* ; la Maréchale devint coquette , & M. de Voltaire jaloux ; les amants se brouillèrent ; le Poëme étant fini , l'Auteur en envoya un exemplaire à la Maréchale avec ce madrigal , qui n'est imprimé nulle part :

*Quand vous m'aimiez , mes vers étoient aimables ,
Je chantois dignement vos graces , vos vertus :
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables ;
Il eût été parfait ; mais vous ne m'aimez plus.*

P I R O N.

Fernand Cortez , tragédie de cet Auteur , ayant paru trop long à la première représentation , les Comédiens députèrent *Legrand* à M. Piron , pour le prier de faire quelques corrections à sa pièce ; l'Auteur offensé du propos , se gendarma contre le Comédien ; mais celui-ci insista , & apporta l'exemple de M. de Voltaire , qui corrige ses pièces au gré du public ; cela est différent , répondit Piron , *Voltaire travaille en marqueterie & moi je jette en bronze* : si le mot n'est pas modeste , il faut convenir qu'il est expressif.

Boindin se plaignant au même Auteur du mauvais ordre qui régnoit à la comédie française ,



Piron lui dit : ne parlez pas d'elle , c'est une vieille *Catin* qui a perdu ses règles.

La *Sémiramis* de M. de Voltaire ne fut pas fort accueillie à la première représentation ; l'Auteur trouvant M. Piron dans le foyer , lui demanda ce qu'il pensoit de sa tragédie ; je pense , reprit celui-ci , que vous voudriez bien que je l'eusse faite.... je vous aime assez pour cela , répondit M. de Voltaire.

R O I.

Le lendemain de la première représentation des *Fêtes de Polymnie* , opéra de feu Cahuzac , qui ne réussit point , M. Roi étoit à la messe aux *Petits-Pères* ; un enfant de trois ans sifflait entre les bras de sa bonne ; le Poëte se tourne & lui dit d'un grand sang-froid : dites à cet enfant de ne point siffler ; ce n'est pas Cahuzac qui dit la messe.

C H A T E A U B R U N.

Cet Auteur , maître d'hôtel du Duc d'Orléans , reparut sur la scène après 40 ans , en donnant la tragédie des *Troyennes*. Dans le second acte , un Troyen venoit se jeter aux genoux du vainqueur , pour lui exposer la misère de sa patrie & lui demander du pain. J'aurois été bien surpris , dit alors un plaisant du parterre , si on ne parloit pas de manger dans une pièce faite par un maître d'hôtel. Ce mot a fait changer le trait.

C H E V R I E R.

Ce n'est que moi.

Dans la comédie de la Revue des théâtres , l'Auteur avoit introduit une Danseuse de l'opéra ;

elle arrivoit précisément dans un moment où la piece chanceloit ; la critique voyant cette fille débiter par des entrechats , lui demande :

Quel motif en ces lieux vous fait porter vos pas ?

La Danscuse répond ,

Je viens tirer un Auteur d'embarras.

Ma foi, *il étoit temps*, répartit quelqu'un : le parterre se mit à rire, & la piece tomba.

CREBILLON.

On demandoit un jour à ce Poëte , dont on a attribué les tragédies à un *Chartreux*, quel étoit son meilleur ouvrage ; *je ne sais*, répondit-il, *quel est le meilleur ; mais je suis sûr*, montrant son fils, *que voilà le plus mauvais ; c'est*, repliqua vivement celui-ci, *qu'il n'est pas du Chartreux.*

LE CHEVALIER DE LA MORLIERE.

Dans la comédie de *la Créole* de cet Auteur, un valet, après avoir fait à son maître le détail d'une fête, lui demande ce qu'il en pense ; *que tout cela ne vaut pas le diable*, répond le maître ; le parterre, en *chorus*, répéta ces mots , & la piece ne fut pas achevée.

FAVART.

Il étoit garçon pâtissier chez son pere , quand il fit ses premieres parodies ; ayant envoyé à M. de Voltaire celle d'*Hyppolite & d'Aricie*, dans un pâtre de sa façon , le Prince des Poëtes lui répondit en deux mots : *j'ai vu , monsieur , vos deux ouvrages ,*

vrages, le pâté étoit bon & la parodie excellente. Il est singulier que M. Favart, fort libre dans ses piéces, rougisse à la moindre équivoque comme une fille bien née.

GAUBIER.

Cet Auteur donna en 1753 *Brioché*, parodie d'un acte d'opéra; cette piéce n'ayant point réussi, quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il l'avoit risquée au théâtre, il répondit : *il y a si long-temps que tout Paris m'enrue en détail, que j'ai choisi cette occasion pour rassembler tout le monde, & prendre ma revanche en gros.* Il la prit effectivement avec usure.

LATAIGNAT.

Cet Auteur, Conseiller au Parlement de Paris; ayant donné la comédie du *Fat* en 1751, cette piéce tomba, parce qu'il n'avoit pas bien saisi les nuances de ce caractère. M. Piron instruit de cette chute, s'écria : *je m'y attendois; jamais un homme ne se connoit assez pour se peindre au naturel.*

SAINTÉ FOIX.

Mademoiselle la Mothe jouant le rôle de la Fée dans la comédie de l'*Oracle* de cet Auteur, & ne remplissant pas ce rôle au gré de ses desirs, il courut à elle, & lui arrachant la baguette qu'elle tenoit dans la main, il dit d'une voix dure : *rendez cette baguette, j'ai besoin dans ma piéce d'une fée & non pas d'une sorcière.* Mademoiselle la Mothe voulut insister, mais M. de Sainte Foix lui répondit toujours avec la même humeur, *vous n'avez pas de voix ici, parce que nous sommes au théâtre & non pas au sabbat.*

F R É R O N.

Lorsqu'on donna au théâtre français le *Soupe*, petite piece en un acte du Sr Fréron, qu'il avoit faussement attribuée au Comte de *Tressan*, persuadé que le nom de ce Poëte aimable préviendrait favorablement le Public, l'Auteur se trouva placé auprès d'un homme qui applaudissoit à tout rompre & crioit en même temps : *ah ! que cela est mauvais !* Fréron surpris de ce procédé bizarre, va lui demander pourquoi il dit que la comédie est mauvaise, dans le temps même qu'il l'applaudit : *vous m'avez donné*, repliqua l'habitant du parterre, *un billet pour applaudir, je l'ai promis & je tiens parole ; mais je suis honnête homme & je ne puis trahir mon sentiment ; c'est pourquoi, tout en battant des mains, je dis & je répète que la piece ne vaut rien.* La sensation de ce personnage devint générale, & les spectateurs excédés d'ennui laissèrent les acteurs à table, & allerens chercher ailleurs un *soupe* moins mauvais.

AUTRES Anecdotes relatives au Spectacle.

Le Chevalier de *Tintiniac*, Officier aux Gardes Françaises, s'étant placé à une piece nouvelle au milieu du théâtre, un spectateur cria du fond du parterre, *annoncez*. M. de *Tintiniac* ne se remua point ; les clameurs redoublerent, on poussa les choses jusqu'à crier : *annoncez, l'homme à l'habit gris de fer, galonné en or.* Le Chevalier ne doutant plus que l'apostrophe le regardoit, s'avança sur le bord du théâtre & dit : *j'annonce que vous êtes des drôles que je rouerai de coups.* Le parterre se tut, & les Acteurs continuerent la piece.

Un Abbé coquet s'étant placé au théâtre, le parterre de mauvaise humeur cria, à bas, M. l'Abbé ; celui-ci, sans se démonter, se leva, & dit poliment

aux gens du parterre : *messieurs*, depuis qu'on m'a volé une montre d'or en votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte un billet de théâtre que de risquer encore ma tabatiere. Le parterre même applaudit à la faille de l'Abbé, & tous les rieurs furent de son côté. La Comédie de l'*Esprit de Divorce* fut jouée aux Italiens; à la seconde scene on entendit un coup de sifflet. M. de Morand, auteur de cette piece, sort des coulisses où il étoit, & du milieu du théâtre il jette son chapeau dans le parterre, en disant : *je compte que celui qui a sifflé ma piece voudra bien me le rendre*; à l'instant il descend au parterre; mais personne n'ayant jugé à propos de lui remettre son chapeau, il fut obligé de le ramasser lui-même : la Police ne voulant point qu'un Auteur fit applaudir ses pieces l'épée à la main, fit arrêter M. de Morand, & lui défendit l'entrée des spectacles pendant six mois.

M. Piron mécontent du jeu de Sarazin qui représentait dans une de ses pieces, & sachant que cet Acteur avoit été Abbé dans sa jeunesse, cria au milieu de l'amphithéâtre : *cet homme qui n'a pas mérité d'être sacré à 24 ans, n'est pas digne d'être excommunié à 60*. Le mot est excellent, mais il est mal appliqué; car Sarazin étoit vraiment Comédien.

La tragédie de *Chillic*, du même M. de Morand dont j'ai parlé plus haut, n'est pas sans mérite; mais il y a trop de billers; un Acteur apportant la seconde lettre, ne pouvoit passer, parce que le théâtre étoit rempli de jeunes gens. *Dumont*, vieux plaisant, qui seul avoit le droit qu'il s'étoit arrogé d'avoir une chaise au parterre de la comédie, cria *place au fauteur*, & la tragédie tomba.

Le célèbre *Dufresne*, qui servit de modele au *Glorieux de Destouches*, jouant un jour d'un ton de voix basse, un spectateur cria, *plus haut*; l'Acteur qui croyoit être le Prince qu'il représentait, répondit sans s'émouvoir, & vous *plus bas*. Le parterre in-

digné ; répartir par des *brouhaha* qui firent cesser le spectacle ; la Police , qui prit connoissance de cette affaire , ordonna que Dufresne feroit des excuses au public ; cet Auteur souscrivit à regret à ce jugement , & s'avancant sur le bord du théâtre , il commença ainsi sa harangue : *messieurs, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état que par la démarche que je fais aujourd'hui . . .* Ce début étoit assurément très-injurieux pour le public ; mais le parterre , plus occupé de la démarche d'un Acteur qu'il adoroit , qu'attentif à son discours , ne voulut pas qu'il continuât , dans la crainte de l'humilier davantage , & Dufresne eut la gloire d'avoir vexé ceux même qui cherchoient à l'abaisser.

Je ne puis terminer ce chapitre des Anecdotes , sans en insérer une qui me fit beaucoup rire lors de l'événement. Un premier Acteur d'opéra tombe malade au moment de la représentation ; on prend pour le remplacer un de ces subalternes accoutumés à être sifflés , quand ils veulent sortir de leur sphere étroite ; le Roi postiche paroît , chante , & il est sifflé ; mais sans se déconcerter , il regarde fixement le parterre & lui dit : *je ne vous conçois pas , & devez-vous imaginer que pour six cents livres qu'on me paie par année , j'irai vous donner une voix de mille écus ?* Le public oublia le peu de talent du Chanteur , & lui applaudit pendant le reste de son rôle. Ou je me trompe , ou cela prouve qu'il est bon d'être quelquefois impudent.

Voilà , je pense , assez d'anecdotes pour cette fois ; si elles plaisent , comme j'ai lieu de le croire , puisqu'on les a désirées , j'en ai bon nombre qui pourront trouver place ailleurs.

Nous devons finir cet Almanach , que certaines personnes que je connois trouveront sans doute trop long , par dire que M. de Voltaire travaille sans relâche à son *Commentaire des Œuvres* du grand Corneille , dont le premier tome va paroître. Un

jeune Auteur a risqué ces quatre vers relatifs à l'entreprise de M. de Voltaire :

*Que manquoit-il encore au plus sublime Auteur ,
A Corneille , en un mot , qu'aucun rival n'efface ?
Il lui manquoit d'avoir pour son commentateur
Un Voltaire qui le remplace.*

Son Altesse Monseigneur le Duc de *Bouillon* ayant écrit à M. de Voltaire une lettre en vers , à l'occasion de l'édition de *Corneille* , que ce Poète prépare pour ajouter un nouvel éclat aux ouvrages de ce grand homme , & faire un sort heureux aux héritiers de son nom , M. de Voltaire y a fait la réponse suivante :

» Vous voilà , *monseigneur* , comme le Marquis
» de *la Fare* , qui commença à sentir son talent
» pour la poésie à peu près à votre âge , quand cer-
» tains talents plus précieux étoient sur le point
» de baisser un peu & de l'avertir qu'il y avoit enco-
» re d'autres plaisirs.

» Ses premiers vers furent pour l'amour , les se-
» conds pour l'Abbé de *Chaulieu*. Vos premiers sont
» pour moi , cela n'est pas juste ; mais je vous en
» dois plus de reconnoissance. Vous me dites que
» j'ai toujours triomphé de mes ennemis , c'est
» vous qui faites mon triomphe.

*Au pied de mes rochers , au creux de mes vallons ,
Pourrois-je regretter les rives de la Seine ?*

La fille de Corneille écoute mes leçons ,

Je suis chanté par un Turenne :

J'ai pour moi deux grandes maisons ,

Chez Bellone & chez Melpomene ;

A l'abri de ces deux beaux noms ,

On peut mépriser les Frérons ,

Et contenter gaiement leur sottise & leur haine

.

*Ah ! c'est pour un amant un passe-temps bien doux ,
D'embrasser la beauté qui subjugué son ame ,
Et d'affubler encore du sel de l'épigramme
Un rival fâcheux & jaloux !*

*Cela n'est pas chrétien , j'en conviens avec vous ;
Mais les sots le sont-ils ? . . . Le monde est une
guerre ;*

*On a des ennemis en tout genre , en tous lieux ;
Tout mortel combat sur la terre ;*

*Le Diable avec Michel combattit dans les cieux.
On cabale à la cour , à l'église , à l'armée :*

*Au Parnasse on se bat pour un peu de fumée ,
Pour un nom , pour du vent ; & je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix & se moquer de tout.*

» Cependant , monseigneur , tout en riant on peut
» faire du bien. *Votre Altesse* veut en faire à made-
» moiselle *Corneille* ; vous voulez que je vous taxe
» pour le nombre des exemplaires ; si je ne consul-
» tois que votre cœur , je vous taxerois comme
» le Roi : vous en seriez pour la valeur de 200 ; mais
» comme je sais que vous allez par-tout semant
» votre argent , & que souvent il ne vous en reste
» guere , je me réduis à fix , & j'augmenterai le nom-
» bre si j'apprends que vous êtes devenu économe.
» Je supplie *Votre Altesse* de conserver vos bon-
» tés au Suisse **VOLTAIRE.**

Ce qu'on vient de rapporter honore à la fois le
Duc de Bouillon & M. de Voltaire ; un homme de
génie est l'égal des Grands , & il n'y a que les pe-
tits esprits , toujours resserrés en eux-mêmes , qui
veulent mettre un intervalle entre la naissance & le
talent ; si cette différence est réelle , je dirai , n'en
déplaît à quelques Comtes Allemands , qu'elle doit
être en faveur du mérite ; car , quoi qu'en disent
ces machines titrées , qui ne trouvent pas mes vers

(119)

bons , je terminerai mon Almanach par ces huit vers que je tire d'une ode que je pris la liberté d'adresser , au mois de mai dernier , à S. A. R. le Duc Charles de Lorraine , malgré les obstacles réitérés qu'un nommé G * * * opposa au zele désintéressé qui m'animoit :

*Eh ! que m'importe à moi le nom de vos aïeux !
Le mérite n'est pas le fruit de la noblesse ;
Chez moi le plus grand homme est le plus vertueux ;
Le crime seul annonce la bassesse.*

*Mon héros est celui qui protégeant les arts ,
Verse sur les talents le feu de son génie ,
Et seconde à la fois les partisans de Mars
Et les enfants de la sage Uranie.*

F I N.

N. B. Mademoiselle *Catinon* , qu'on a cru morte des suites d'une couche fâcheuse , vit & reparoit sur la scene : au reste point de médisance sur sa grossesse ; elle a épousé *M. la Riviere* , Secrétaire de Légation de S. M. le Roi de Pologne , Electeur de Saxe , à la cour de France .

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

J'AI laissé faire sept éditions du *Testament politique du Maréchal de Belleisle*, sans dire un mot, quoique j'eusse de vraies raisons de me plaindre; j'aurois peut-être gardé le silence jusqu'à ce jour, si je n'apprenois qu'on en prépare encore trois éditions à Rouen, à Amsterdam & à la Haye; ceux qui étoient qu'il est permis de voler ainsi le bien d'un Auteur, devoient bien réparer cette conduite par un procédé honnête, & je crois que les Editeurs pouvoient au moins me consulter; je leur aurois dit que l'édition de Paris est pleine de fautes, qu'il y a dans le chapitre des impôts un contre-sens qui forme une erreur de 20 millions; qu'il est de la dernière ignorance de faire dire au Roi, en parlant de son fils: *monseigneur le Dauphin*, tandis que les particuliers ne donnent que du *monseigneur* à ce Prince; qu'il est absurde d'avoir... mais ceux qui voudront tout savoir, devront s'adresser à moi, je leur donnerai des conseils sages, qui leur épargneront les frais de leur édition, & par conséquent le désagrément de nuire à un galant homme.

Il me reste à observer qu'on veut dans quelques endroits que je ne sois par l'auteur de ce *Testament*; je réponds à cela que je l'ai fait à Bruxelles en neuf matinées, sous les yeux du Directeur de l'Imprimerie royale, & que celui-ci l'ayant offert à un Libraire d'Amsterdam, qui n'en voulut point, il le vendit à un Libraire Français, qui a fort mal rempli ses engagements avec moi. Il y a plus, un Ministre, protecteur des arts, a vu ce *Testament*, chapitre par chapitre; je le respecte, je ne le nomme point, mais je le louerai toujours, parce que le mal qu'il m'a fait n'empêche pas qu'à cela près il ne soit un grand homme. Si cela ne suffit point, je donne cent ducats à celui qui osera dire qu'il a fait un seul mot de cet ouvrage: cette déclaration que je signe, lui tiendra lieu de billet.

Ce n'est pas que j'estime beaucoup ce *Testament*, j'ai fait depuis 1757 deux ouvrages sérieux qui valent mieux; le seul mérite de celui-ci est d'avoir fait parler le Maréchal de Belleisle en Ministre qui aime la Religion, son Roi, la patrie & l'humanité. Si quelques Libraires vouloient un livre en deux volumes, fort supérieur à celui-ci & nécessaire à tous ceux qui sont chargés de veiller à l'éducation des Princes que la naissance appelle au Trône, je pourrai leur donner l'*Ecole des Rois*, ou l'*Art de régner*; cet ouvrage n'a aucun rapport avec l'*Institution d'un Prince*, ni avec tous les autres livres de ce genre. A la Haye ce 22 décembre 1761. CHEVRIER.



R.

Ma-
le de
le si-
ncore
x qui
de-
ète
alter;
etes;
orme
rance
ur le
mon-
t, qui
don-
leur
a ga-

s que
que
u Di-
yant
oint,,
remi-
pro-
e; je
ours,,
il ne
cent.
ou-
illet..
i fait
seul
leille
ie &
deux
x qui
flan-
Rois,,
Inf-
le ce